

LA REVUE REFORMÉE

Daniel HILLION Perspectives bibliques sur le handicap	1
Jean-Marc GENET Craindre l'Eternel et s'écartez du mal : à l'écoute du pasteur Pierre Du Moulin (1568-1658)	23
Premier sermon de Jean Daillé sur le <i>Catéchisme de Genève</i> (commentaires et notes d'Eric Kayayan)	43
Jean CALVIN Sermon sur Ephésiens 6.18-19	71

N° 301 – 2022/1 – JANVIER 2022 – TOME LXXIII – 4 FOIS/AN



La Revue réformée

publiée par

l'association ***LES ÉDITIONS KERYGMA***

33, avenue Jules Ferry, 13100 AIX-EN-PROVENCE

CCP MARSEILLE 0282074S029/77 Éditions Kerygma/*Revue réformée*

IBAN : FR21 2004 1010 0802 8207 4S 029 77

BIC : PSSTFRPPMAR

Comité de rédaction

R. BERGEY, P. BERTHOUD, J.-P. BRU, D. COBB, D. BERGÈSE

Y. IMBERT, M. JOHNER, G. KWAKKEL, P. WELLS, R. DE SOUSA, P.-S. CHAUNY

J.-M. GENET (correcteur)

Comité de référence

G. CAMPBELL, W. EDGAR, F. HAMMANN, H. KALLEMEYN

Site internet : J.-M. MERMET

Editeur : Jean-Philippe BRU

jphilbru@gmail.com

LA REVUE RÉFORMÉE a été fondée en 1950 par le pasteur Pierre MARCEL.

Depuis 1980, la publication est assurée par la Faculté Jean Calvin d'Aix-en-Provence,
«avec le concours de pasteurs, docteurs et professeurs des Eglises et Facultés de théologie
réformées françaises et étrangères».

LA REVUE RÉFORMÉE se veut «théologique et pratique»;

elle est destinée à tous ceux — fidèles, conseillers presbytéraux et pasteurs —
qui ont le souci de fonder leur témoignage, en paroles et en actes, sur la vérité biblique.

Perspectives bibliques sur le handicap¹

Daniel HILLION

Directeur des études au Service d'entraide et de liaison (SEL)

« Perspectives bibliques sur le handicap » : le sujet que je me propose d'aborder dans cet article est difficile pour plusieurs raisons. D'abord parce que parler du handicap n'est pas aisé. Nous sommes en effet tous personnellement impliqués : certains sont directement touchés ; pour d'autres, c'est l'un de leurs proches qui l'est. Mais tout le monde est amené, à un moment ou à un autre, à croiser la route de personnes en situation de handicap. Certains réagissent par la peur, d'autres par la passion pour les droits et l'inclusion des personnes en cause. Nous apportons avec nous toutes ces expériences et ces réactions fortes quand nous ouvrons notre Bible.

Une difficulté préliminaire pour parler du handicap concerne aussi le langage à employer : est-il admissible, par exemple, de désigner quelqu'un comme « handicapé » ? Faut-il dire plutôt « personne en situation de handicap » ? Ou « personne avec des capacités différentes » ? Une mise au point me semble ici nécessaire : le sens et la vérité se jouent d'abord au niveau des propositions et des jugements plutôt qu'à celui des mots choisis. Ce n'est pas un mot qui est vrai ou faux, ce sont les phrases qui l'utilisent. La terminologie n'est certes pas indifférente mais elle n'est pas entièrement déterminante, surtout au début de la réflexion. Sans une certaine tolérance dans ce domaine, des personnes de

¹ Cet article est issu d'une conférence apportée lors d'une rencontre théologique sur le handicap organisée par Tearfund à Kinshasa (République démocratique du Congo), du 24 au 26 février 2020.

convictions différentes ne pourront même plus discuter. C'est au fur et à mesure que le discours se déploie que les choix peuvent se préciser et s'argumenter.

Notre culture façonne notre vision du handicap (et la manière dont nous en parlons !) et colore notre lecture de la Bible. En tant que chrétien occidental baignant dans un certain environnement qui inclut une approche majoritaire sur le sujet, je suis forcément influencé, que ce soit dans le sens de l'acceptation ou dans celui de la réaction contre certains éléments de ma culture. Or l'approbation inconditionnelle comme la critique systématique font courir le risque de rater quelque chose du message de l'Écriture.

Notre théologie entre aussi en ligne de compte. Comment envisageons-nous la souveraineté de Dieu par rapport au mal et au malheur ? Quel lien y a-t-il entre le malheur et un châtiment divin ? Plus profondément : que considérons-nous comme un malheur et quel sens faut-il donner à la notion de châtiment divin ? Les miracles sont-ils fréquents ou rares aujourd'hui ? Comment concevoir l'intervention des esprits démoniaques dans la vie humaine ? Dans la venue du Royaume de Dieu, qu'est-ce qui est déjà présent et qu'est-ce qui n'est pas encore advenu et n'est promis que pour le futur, quand Jésus reviendra ? Sur toutes ces questions, les chrétiens évangéliques ne sont pas d'accord entre eux. Or la réponse que l'on y apporte aura des conséquences sur l'approche que l'on se fait du handicap.

Je mentionne enfin une dernière difficulté qui m'est propre : le champ dans lequel se déroule mon travail de réflexion au sein du SEL est celui de l'approche chrétienne des questions de pauvreté. L'*Engagement du Cap*, issu du 3^e Congrès de Lausanne pour l'évangélisation du monde, affirme :

Les personnes handicapées forment l'un des plus grands groupes minoritaires du monde, on estime que leur nombre dépasse 600 millions². La majorité d'entre elles vit dans les pays les moins développés et fait partie des plus pauvres d'entre les pauvres. Bien que la diminution physique ou mentale fasse partie de leur expérience quotidienne, la plupart d'entre elles sont également handicapées par des attitudes sociales, l'injustice et le manque d'accès à des ressources³.

Le lien entre handicap et pauvreté est donc réel et important. Il s'agit cependant de deux sujets distincts. Mon objectif ici ne sera pas de prétendre offrir un travail de spécialiste (je n'en suis pas un) ni de creuser des questions très précises sur le sujet du handicap⁴. Il s'agira plutôt de tracer des grandes lignes et d'apporter des éléments de réflexion très généraux. J'espère parvenir à donner quelques perspectives bibliques sur le handicap sans prétendre tout dire. J'insiste cependant : mon effort sera de chercher à proposer des perspectives bibliques sans me soucier outre mesure de savoir si elles cadrent avec certaines manières contemporaines d'aborder le handicap. Cela pourra éventuellement faire réagir le lecteur qui n'acceptera pas forcément tout ce que j'affirmerai : si cela provoque une réflexion théologique plus approfondie sur le sujet, ce travail aura été utile.

Les mentions du handicap dans l'Ecriture

Le chapitre 35 du livre du prophète Esaïe parle de la bonne nouvelle de la venue de Dieu lui-même comme Sauveur.

² Il faut se souvenir que le document a été finalisé en 2011. Les chiffres actuels ne seraient pas forcément les mêmes.

³ *L'Engagement du Cap*, 2^e partie, II, 4. Texte disponible dans *Evangeliser, témoigner, s'engager*, Les documents de référence du Mouvement de Lausanne, sous dir. Jean-Paul Rempp, Charols, Excelsis, 2017, p. 208-209.

⁴ Je précise également que le SEL n'a pas de position officielle sur les questions de handicap et que je n'engage pas le SEL dans chacune de mes affirmations.

Quand il arrive tout change pour des personnes que le **texte** décrit avec des termes qui évoquent le handicap : aveugles, sourds, boiteux, muets (versets 5 et 6). C'est en Jésus, vrai Dieu et vrai homme, que ce **texte** trouve son accomplissement (cf. Mt 11,4-5). Les Evangiles nous rapportent de nombreux cas de miracles qu'il a accomplis en faveur de personnes handicapées. Ils sont les signes qu'il est bien celui qui devait venir, qu'il ne faut pas en attendre un autre. Ils nous enseignent une vérité spirituelle : Jésus est venu ouvrir les yeux de notre cœur aveuglés par le péché, les oreilles de notre cœur pour que nous écoutions la Parole de Dieu, nous rendre capables de marcher à sa suite, ouvrir nos lèvres pour que notre bouche proclame la louange du Seigneur. Ils nous montrent aussi la compassion de Jésus face à la souffrance physique, relationnelle et sociale des humains. Ils nous parlent du fait qu'il y a une espérance pour notre corps parce que Dieu est le Créateur de toute la réalité, de ce qui est visible comme de ce qui est invisible et que le salut de Jésus est spirituel, mais aussi physique et même cosmique. Au moment où nous nous engageons dans l'étude d'un sujet difficile et même douloureux, n'oublions pas la grande proclamation d'Esaïe : « Voici votre Dieu [...] Il viendra lui-même et vous sauvera. »⁵

Que peut-on dire du handicap à la lumière de la Bible ? Pour répondre à cette question, il faudrait commencer par donner une définition du handicap. Le mot français ne correspond pas à un terme biblique et tout le monde ne serait pas d'accord sur la façon de délimiter le concept.

Je propose de partir de la caractérisation de l'Organisation mondiale de la santé (OMS) :

[...] est handicapée toute personne dont l'intégrité physique ou mentale est passagèrement ou définitivement diminuée, soit congénitalement, soit sous l'effet de l'âge ou d'un accident, en

⁵ Les textes bibliques sont cités à partir de la version dite à La Colombe.

sorte que son autonomie, son aptitude à fréquenter l'école ou à occuper un emploi s'en trouvent compromises⁶.

J'indiquerai ce que j'ai trouvé dans l'Ecriture qui me semble correspondre grosso modo et *mutatis mutandis*⁷ à cette définition et plus globalement à ce que nous appelons handicap dans le langage courant tout en indiquant les points qui peuvent faire débat.

Le repérage que j'ai fait m'amène à une première constatation : un très grand nombre de textes parlant de ce que nous appellerions des handicaps se trouvent dans les histoires que raconte la Bible – même si l'on trouve aussi des mentions du handicap dans d'autres types de textes.

Les histoires nous montrent le monde tel qu'il est, avec toute sa dureté, comme quand Neboukadnetsar fait crever les yeux du roi Sédécias après avoir fait égorger ses fils sous ses yeux et l'avoir rendu ainsi aveugle (2R 25.7) ; avec les belles choses qui s'y produisent aussi, comme quand le roi David accueille à sa table Mephibocheth, boiteux des deux pieds, pour être fidèle à son amitié avec son père Jonathan (2S 9) ; et avec des interventions divines diverses.

Les histoires éduquent notre regard pour que nous apprenions à voir les choses comme Dieu les voit. Elles sont parfois difficiles à interpréter parce que, devant une histoire, nous ne savons pas toujours s'il s'agit d'abord d'une information importante à connaître, d'une illustration d'une vérité générale ou d'un cas exceptionnel, d'un modèle à suivre, d'un enseignement spirituel...

Deuxième constatation : parmi les formes de handicap qui reviennent régulièrement, j'ai noté en particulier le fait d'être

⁶ Cette définition est citée sur le site du Comité national Coordination Action Handicap :

<https://www.ccah.fr/CCAH/Articles/Les-differentes-types-de-handicap>
(consulté le 12/04/2021).

⁷ Il n'est bien sûr pas question d'école dans la Bible.

aveugle, sourd, muet, boiteux ou paralysé. Il s'agit là de handicaps physiques. Ils se trouvent presque tous dans le chapitre 35 d'Esaïe (il ne manque que les paralysés, mais Hébreux 12.12, qui cite ce texte, parle de redresser les genoux « paralysés »). Il serait trop long de citer toutes les références. Chacun sait que les évangiles en comptent de nombreux exemples.

La Bible parle-t-elle aussi de handicap de type mental ou psychique ? Nous entrons ici dans une zone qui peut faire débat, ne serait-ce que parce que la définition et la délimitation du mental ou du psychique par rapport au physique est peu claire. Il me semble qu'il y a quelques textes qui pourraient se ranger dans cette catégorie, mais qu'ils sont relativement peu nombreux. Nous pourrions mentionner ici l'épisode rapporté en Daniel 4 où il est dit du roi Neboukadnetsar :

Il fut chassé du milieu des hommes, il mangea de l'herbe comme les bœufs, son corps fut trempé de la rosée du ciel ; jusqu'à ce que ses cheveux poussent comme les plumes des aigles, et ses ongles comme ceux des oiseaux. (Dn 4.30)

La Bible d'étude du Semeur comporte une note indiquant : « Le roi pourrait être atteint de « boanthropie », une maladie mentale qui a pour effet que la personne affectée se prend pour un bœuf. »⁸ On peut encore penser à ce texte où David contrefait l'insensé devant le roi de Gath et où celui-ci a cette parole très significative :

Alitch dit à ses serviteurs : Vous voyez bien que cet homme est fou ; pourquoi me l'amenez-vous ? Est-ce que je manque de vous pour que vous m'ameniez celui-ci faire ses folies devant moi ? Celui-ci va-t-il entrer dans ma maison ? (2S 21.15-16)

La « folie » était quelque chose de connu à l'époque biblique.

⁸ Bible d'étude, version Semeur 2000, Cléon d'Andran, Excelsis, 2001, p. 1240.

Le Nouveau Testament utilise parfois aussi le terme « lunatique » (par exemple en Matthieu 4.24), qui, étymologiquement, évoque une influence néfaste de la lune, mais il est difficile à interpréter. L'usage de ce terme n'implique pas que le texte sacré se prononce sur l'étiologie du mal en question. Encore une fois, ce ne sont pas les mots qui sont le lieu du sens et des affirmations, mais les phrases ou les propositions.

Les malédictions du Deutéronome, enfin, menacent le peuple d'être frappé de « délire, d'aveuglement, de déraison » (Dt 28.28).

Faut-il inclure la situation des démoniaques dans la catégorie handicap psychique ou mental ? C'est un point qui peut faire débat, mais je crois qu'il faut répondre négativement à cette question. Nous reviendrons sur le sujet des démons un peu plus loin.

Comprendre le handicap

Quels sont les éléments que nous donne l'Écriture pour comprendre, au moins un peu, les situations de handicap ? Y a-t-il des explications qui seraient données ? Des causes qui seraient indiquées ? Ici, nous arrivons en terrain sensible.

En effet, la première chose qu'il me semble nécessaire de dire, c'est que le handicap entre dans le cadre de la souveraineté de Dieu. C'est ce que Dieu lui-même dit à Moïse : « Qui a donné une bouche à l'être humain ? Et qui rend muet ou sourd, voyant ou aveugle ? N'est-ce pas moi, l'Éternel ? » (Ex 4.11) Alors, certes, c'est le seul verset que j'ai trouvé parlant du handicap dans ces termes. Mais d'une part, il est très clair, et d'autre part la vision biblique globale de la souveraineté de Dieu ne nous permet pas d'échapper à cette conclusion, même si Exode 4.11 ne se trouvait pas dans la Bible.

Faire rentrer le handicap dans le cadre de la souveraineté divine peut rendre mal à l'aise certains. Si Dieu est souverain

mais aussi bon, pourquoi ne fait-il pas cesser toutes les situations de handicap ? Comment peut-il être juste pour Dieu que certains soient handicapés et d'autres pas ? Pourquoi tout le monde n'est-il pas traité de la même manière ?

En dernière analyse, il nous faut dire que nous sommes confrontés ici au mystère du mal et de la souffrance dans la création d'un Dieu souverain et bon. La Bible ne nous donne pas une explication qui puisse satisfaire notre curiosité, mais elle nous offre de goûter que Dieu est bon, même quand nous ne comprenons pas comment il peut être bon.

Mais la souveraineté de Dieu n'est pas la seule chose que la Bible nous dise quand elle nous parle du handicap. Elle met aussi sous nos yeux d'autres éléments qu'il importe de prendre en compte. Ceux-ci sont englobés dans la souveraineté divine mais méritent une attention à part.

Dans certains cas, le handicap est rattaché à des facteurs plus ou moins naturels. Certains handicapés le sont de naissance, comme l'aveugle de Jean 9 (v. 1) ou le boiteux d'Actes 3 (v. 2) ; d'autres sont devenus handicapés. Ce peut être en raison de l'âge, comme Isaac, Jacob, Eli ou Ahiya, qui sont aveugles vers la fin de leur vie (Gn 27.1ss ; 48.10 ; 1S 3.2 ; 4.15 ; 1R 14.4). Ce peut aussi être suite à un accident (2S 4.4). En Actes 9.33, il est question d'un certain Enée, « couché sur un lit depuis huit ans, et qui était paralysé ». Il a probablement subi un « accident de la vie » qui a provoqué son handicap. Il n'est pas non plus toujours facile de mettre une ligne de démarcation claire entre handicap et maladie.

La Bible souligne que certains handicaps viennent de l'action des humains. La loi de Moïse évoque le cas où deux hommes se disputent et où l'un des deux est blessé, doit s'aligner puis marcher avec une canne (Ex 21.18-19). Elle parle aussi de ce qui se passe lorsqu'un esclave est frappé et qu'il perd un œil ou une dent (v. 26-27). Elle limite les châtiments corporels qui peuvent être infligés à quelqu'un comme sanction d'une

transgression de la loi à quarante coups « de peur que, si l'on continuait à le frapper en allant beaucoup au-delà, ton frère ne soit avili à tes yeux » (Dt 25.3). Plusieurs textes évoquent les ~~mutations~~ qui peuvent se produire dans les guerres : le début du livre des Juges raconte que les Israélites ont saisi un roi cananéen du nom d'Adoni-Bézeq et lui ont coupé les pouces des mains et des pieds. Et le texte ajoute : « Adoni-Bézeq dit : Soixante-dix rois, ayant les pouces des mains et des pieds coupés, ramassaient (les restes) sous ma table ; Dieu me rend ce que j'ai fait. » (Jg 1.7) Nous avons déjà évoqué Sédéciās, nous pourrions encore parler de Samson (Jg 16.21) ou de la menace du roi des Ammonites aux habitants de Galaad de leur crever à tous l'œil droit – ce qui ne se réalisera heureusement pas (1S 11.2). On peut encore penser à la situation horrible des eunuques dont il est question dans plusieurs textes de la Bible.

Un lien entre handicap et pauvreté est parfois marqué dans l'Écriture. En général, il semble que dans les textes bibliques qui en parlent c'est le handicap qui conduit à la pauvreté, quand un aveugle ou un boiteux en est réduit à mendier parce qu'il ne peut pas travailler pour gagner sa vie (Jn 9 et Ac 3). Nous savons que les choses peuvent aussi aller dans l'autre sens : une personne qui vit dans la pauvreté est plus susceptible que d'autres de naître ou de tomber dans le handicap. Je ne suis pas sûr cependant que l'on puisse trouver un exemple biblique de cette situation.

La Bible parle parfois d'interventions divines qui conduisent quelqu'un de façon assez directe à devenir handicapé. Le sujet est un peu distinct de la mention générale de la souveraineté divine. Dans la plupart des cas, il semble s'agir de quelque chose de provisoire : ainsi les anges frappent les habitants de Sodome d'aveuglement (Gn 19.11) ; Dieu fait de même avec des Syriens à la prière d'Elisée (2R 6.18) ; Saul devient aveugle trois jours après sa rencontre avec le Christ sur le chemin de

Damas (Ac 9.8-9) ; Paul frappe le magicien Elymas d'aveuglement (Ac 13.11) ; Zacharie est muet pendant toute la grossesse d'Elisabeth (Lc 1.20) ; la main que Jéroboam brandit contre l'homme de Dieu est paralysée (1R 13.4). Jésus avertit aussi un homme qu'il a guéri et dont on ne sait s'il faut le classer parmi ceux que nous appellerions « malades » ou « handicapés » : « Voici : tu as retrouvé la santé, ne pèche plus, de peur qu'il ne t'arrive quelque chose de pire. » (Jn 5.14) Dieu pourrait intervenir dans sa vie et le frapper s'il péchait de nouveau. Dans un registre tout à fait différent, on peut aussi se souvenir que Dieu frappe de mutisme le prophète Ezéchiel : il s'agit alors d'un signe prophétique qui n'a aucun rapport avec un quelconque péché du prophète (cf. Ez 3.26-27 ; 24.25-27).

Enfin, quelques passages lient certaines situations de handicap à une action démoniaque. Quand l'apôtre Paul évoque son « écharde dans la chair », il parle d'un « ange de Satan » venu pour le souffleter (2Co 12.7). S'agissait-il d'un handicap ? Nous ne pouvons pas le savoir avec certitude, mais certains ont émis l'hypothèse que l'apôtre Paul souffrait d'un problème aux yeux qui affectait sa vue (cf. Ga 4.13-15 et 6.11). Dans Luc 13.10-17, il est question d'une femme courbée depuis dix-huit ans. Il est précisé que c'est un esprit qui la rendait infirme et que c'est Satan qui la tenait liée. Ce n'était pas une femme démoniaque, mais son handicap venait d'un esprit mauvais. Concernant les démoniaques dont parlent les évangiles, il est plusieurs fois précisé que les personnes en question étaient handicapées, aveugles, muettes ou sourdes en particulier – soit dit en passant, quand Jésus parle à un démon en l'appelant : « Esprit muet et sourd, je te l'ordonne, sors de cet enfant et n'y rentre plus ! » (Mc 9.25), il faut plutôt comprendre que l'esprit rendait l'enfant muet et sourd, non pas que l'esprit lui-même était handicapé. Dans le texte de Marc 9,

certains des symptômes que l'enfant avec un démon présente ressemblent beaucoup à l'épilepsie (v. 20-22).

Dans ces textes, je pense qu'il faut distinguer la présence et l'action du démon d'un côté et le handicap de l'autre, et ne pas tirer de ces passages une règle générale pour expliquer les handicaps. La Bible ne dit pas que tous les muets, tous les sourds, tous les aveugles et tous les épileptiques ont un ou plusieurs démons en eux, mais « seulement » que dans certains cas les démons ont pu provoquer de tels handicaps.

La question difficile qui se pose pour nous en pratique est de savoir comment discerner les cas où il faut reconnaître que l'on a affaire à une personne démoniaque et les situations dans lesquelles ce n'est pas le cas. La Bible présente-t-elle la relation entre le fait d'avoir un démon et le handicap comme plutôt fréquente, comme la règle ou comme une possibilité parmi d'autres, ou encore comme un cas exceptionnel qui peut-être même ne se produit plus ou presque plus de nos jours ? Il y a là un sujet qui peut faire l'objet de débat. Je ne donnerai qu'un élément de réflexion à ce sujet, mais qui fera deviner de quel côté je penche : les cas de possessions démoniaques sont un phénomène très circonscrit dans l'Ecriture. Sauf erreur de ma part, les seuls cas mentionnés se trouvent dans les évangiles et dans le livre des Actes, auxquels on peut peut-être rajouter l'histoire de Saül dans l'Ancien Testament (1S 16.14ss par exemple). Déjà dans les épîtres du Nouveau Testament, il n'en est plus question. L'exorcisme n'y apparaît jamais dans les listes de ministères ou de dons spirituels. Sans essayer de donner une explication à ces faits, je voudrais encourager à la plus grande prudence avant de diagnostiquer un cas de possession pour une personne handicapée.

Si nous considérons maintenant le handicap dans un cadre biblique plus global, il me semble important de considérer le début et la fin, c'est-à-dire les deux premiers chapitres et les deux derniers chapitres de l'Ecriture (Gn 1-2 et Ap 21-22). Là,

pas ou plus de trace de handicap. Le handicap ne correspond pas à l'intention créatrice de Dieu et à l'état final des rachetés. Il s'est introduit dans le monde à la suite de la rupture de l'alliance entre Dieu et les humains. En ce sens, on peut dire qu'il n'est pas normal, même si la mentalité occidentale a beaucoup de mal avec l'idée de « normalité » aujourd'hui, en particulier en rapport avec le handicap.

Ici, il me semble que l'on peut dire quelque chose en rapport avec les questions de terminologie évoquées au début de cet article : pour la Bible, quelqu'un qui ne voit pas est un aveugle. Ce n'est pas un humain « avec des potentialités différentes » ou simplement quelqu'un qui doit faire face à des « défis visuels » parce que la société n'est pas suffisamment inclusive. Certes un aveugle peut avoir des « potentialités différentes » et avoir développé à l'occasion de son handicap des capacités que d'autres n'ont pas. Il est aussi tout à fait possible (et même probable) que les sociétés humaines après la chute soient organisées d'une manière qui le pénalise. Mais il n'empêche qu'un aveugle est aussi quelqu'un à qui il manque quelque chose.

Les connotations qui s'attachent aux termes désignant des handicaps sont négatives dans l'Ecriture. Quand David s'avance avec ses hommes pour conquérir Yébous-Jérusalem, les Yébousiens sont si sûrs d'être en sécurité qu'ils se vantent : « Tu n'entreras pas ici, car même les aveugles et les boiteux te repousseront ! » (2S 5.6) Ce « même les aveugles et les boiteux » a quelque chose de très dévalorisant pour les catégories de personnes en question. On pourra répliquer que cette parole se trouve dans la bouche d'un peuple païen et n'a rien de normatif pour nous. Mais on relèvera que le texte continue :

David avait dit en ce jour : « Quiconque battra les Yébousiens et les atteindra par le canal, ces boiteux et ces aveugles haïs par David ! » C'est pourquoi l'on dit : « L'aveugle et le boiteux n'entreront pas dans la maison. » (V. 8)

Il ne faut certes pas entendre cela comme une institutionnalisation de la discrimination envers les personnes handicapées, car David lui-même accueillera de façon permanente un boiteux à sa table, et de toute façon ce texte est une histoire, pas forcément un modèle à suivre.

Par contre, il nous faut reconnaître loyalement que lorsque l'Écriture utilise le thème du handicap de manière imagée, c'est dans un sens plutôt négatif : dire que quelqu'un est spirituellement aveugle, ce n'est pas dire qu'il a des potentialités spirituelles différentes des autres...

Le vocabulaire du handicap dans les textes qui parlent du salut

L'Écriture parle de l'intervention de Dieu pour le salut dans des termes qui évoquent le handicap. C'est l'un des thèmes d'Esaié 35. Nous pourrions aussi citer le Psaume 146 qui proclame que l'Éternel ouvre les yeux des aveugles et redresse ceux qui sont courbés (v. 8), ainsi que plusieurs textes concernant le rétablissement du peuple qui précisent : « Voici que je les fais revenir du pays du nord, je les rassemble des extrémités de la terre ; parmi eux sont l'aveugle et le boiteux... » (Jr 31.8) « En ce jour-là, – oracle de l'Éternel –, je recueillerai celle qui boite, je rassemblerai celle qui était chassée, que j'avais maltraitée. » (Mi 4.6) « Voici qu'en ce temps-là, j'agirai contre tous ceux qui t'afflignent ; je sauverai celle qui boite et je rassemblerai celle qui était chassée. Je ferai d'eux un sujet de louange et de renom sur toute la terre où ils sont dans la honte. » (So 3.19)

Face à des textes comme ceux-là, il faut faire attention à ne pas en faire une lecture indûment littérale – ce qui représente une grande tentation pour les ONG chrétiennes. Le handicap nous dit quelque chose de la condition de toute l'humanité

devant Dieu et l'action de Dieu en faveur des personnes handicapées est un signe du salut spirituel et de la résurrection future. Il y a un sens dans lequel il faut dire que nous sommes tous handicapés devant Dieu. Cela conduit aussi à préciser que, bibliquement, le handicap au sens littéral n'est pas la pire chose qui puisse arriver à une personne. C'est pourquoi Jésus dira qu'il vaut mieux entrer dans la vie borgne, boiteux ou manchot que d'être jeté « valide » dans la gêhenne (cf. Mc 9.43-48). Je sais que c'est délicat à dire quand on est soi-même valide, mais la paralysie ou l'aveuglement spirituels sont des réalités terribles dont nous sommes tous affectés de naissance. Comme le dit le théologien John Frame :

Tant que nous n'aurons pas reconnu nos propres handicaps, nous ne pourrons pas aller à la rencontre de ceux qui sont physiquement handicapés. [...] Le péché lui-même est un handicap, auquel nous ne pouvons pas échapper, en dehors de la libre grâce de Dieu⁹.

Dans la parabole des invités, ceux qui ont part au festin, c'est-à-dire ceux qui sont sauvés, sont représentés par Jésus comme des pauvres, des estropiés, des aveugles et des boiteux (Lc 14.21). Frame explique encore :

Accepter la grâce de Dieu, c'est d'abord nous reconnaître comme désespérément faibles, incapables de faire quoi que ce soit pour nous-mêmes. La négligence du monde pour les handicapés vient de son désir de paraître fort, sans les rappels inconfortables de ses besoins. Mais ceux qui viennent au Christ trouvent dans celui qui est handicapé une image de leur propre faiblesse¹⁰.

Plus surprenant, mais significatif à mon avis : l'intervention de Dieu pour le salut peut avoir un effet « handicapant » !

⁹ John M. Frame, *The Doctrine of the Christian Life*, Phillipsburg, Presbyterian and Reformed, 2008, p. 683 (ma traduction).

¹⁰ *Ibid.*

Après avoir lutté toute la nuit avec Dieu et avoir remporté la victoire, Jacob boite. Mais sa vie est transformée, il reçoit un nom nouveau, il est prêt à revoir son frère Esaü et le texte précise d'une manière qui me touche particulièrement que le soleil se lève (Gn 32.32). Et Jacob boitait de la hanche... Il nous faut parfois non seulement reconnaître notre faiblesse, mais même devenir encore plus faibles pour devenir celui ou celle que Dieu veut que nous soyons. « Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans la faiblesse. [...] en effet quand je suis faible, c'est alors que je suis fort. » (2Co 12.9-10)

C'est aussi dans ce cadre d'une compréhension du handicap qui fait signe vers une autre réalité, spirituelle, que je comprends les passages plus difficiles à recevoir pour nous sur les empêchements créés par le handicap. La loi de Moïse disait que les descendants d'Aaron qui auraient une malformation, qui seraient aveugles, boiteux, ayant le nez déformé, un membre allongé, une fracture au pied ou à la main, qui seraient bossus ou grêles, ayant une tache à l'œil, la gale, une dartre ou les testicules écrasés, ne seraient pas aptes à jouer le rôle de prêtres (Lv 21.16-24). Dans le cadre d'une alliance préparatoire, qui préfigurait, c'est-à-dire qui représentait à l'avance le Christ et son œuvre, une personne handicapée, marquée de cette façon par une situation ne correspondant pas à l'intention créatrice de Dieu et s'inscrivant dans le cortège des conséquences de la chute, ne remplissait pas les conditions nécessaires pour représenter Jésus en tant que grand prêtre immaculé¹¹. Il était aussi précisé que celui dont les testicules avaient été écrasés ou l'urètre coupé n'entrerait pas dans l'assemblée de l'Eternel (Dt 23.2). Ces passages parlent d'empêchements rituels, dans une perspective typologique (pour ce dernier texte on pourrait peut-être risquer un rapport avec l'Eglise

¹¹ On peut aussi méditer ici sur le thème de l'agneau sans tache et sans défaut (cf. 1P 1.19) et la dénonciation de ceux qui offrent en sacrifice des animaux handicapés (cf. Ml 1.8).

dans l'état final), et non pas d'empêchements moraux. Ils ne présentaient pas en eux-mêmes un obstacle au fait qu'une personne soit sauvée ou aimée par Dieu : pour les descendants d'Aaron concernés par les dispositions de Lévitique 21, il était indiqué qu'ils pouvaient manger des choses saintes et très saintes (v. 22). Même avec ces précisions, cette perspective heurte durement la passion pour l'égalité, car elle implique que la vie humaine s'inscrit dans une histoire dans laquelle le rôle que nous jouons renvoie à quelque chose qui dépasse notre individualité et qui n'est pas interchangeable avec la part qui est assignée à notre prochain. Je la crois néanmoins porteuse de sens, y compris pour les personnes dont le sort était plus difficile que celui des autres.

Ajoutons maintenant que sous la nouvelle alliance de tels empêchements n'existent plus. Déjà Esaïe 56 annonçait que l'eunuque qui s'attacherait à Dieu serait accueilli dans sa maison (v. 3-5). Les seuls empêchements au service de Dieu sont de nature morale ou liés à la maturité spirituelle, comme on peut s'en rendre compte en lisant les passages de 1 Timothée 3 et Tite 1 sur les conditions requises pour exercer des responsabilités dans l'Eglise.

L'attitude à adopter à l'égard des personnes en situation de handicap

Quel comportement devons-nous adopter à l'égard des personnes handicapées ? J'ai trouvé assez peu de textes prescriptifs dans la Bible – puisque, comme je l'ai dit, le thème du handicap apparaît souvent dans des histoires. Il y a tout de même des éléments explicites et des éléments liés à un cadre biblique général.

Dans Lévitique 19.14, on peut lire : « Tu ne maudiras pas un sourd et tu ne mettras devant un aveugle rien qui puisse le faire trébucher ; mais tu auras la crainte de ton Dieu. Je suis

l'Eternel. » Ce passage est renforcé par Deutéronome 27.18 qui fait partie d'un texte d'imprécation que six tribus doivent prononcer sur le mont Ebal : « Maudit soit celui qui fait égarer un aveugle dans le chemin ! – Et tout le peuple dira : Amen ! »

En un sens cela peut nous paraître très peu. Ici, nous semblons bien en deçà du souci d'égalité, d'inclusion et de participation qui anime beaucoup de ceux qui se préoccupent de handicap aujourd'hui. Mais j'ai envie de commencer par dire que c'est mieux que rien et c'est peut-être d'abord pour cela que nous devrions militer dans la société. Nous vivons dans un monde déchu, dans lequel les gens sont souvent méchants, bêtes et cruels, et où ils profitent de la faiblesse des autres. On reste ébahi devant l'énormité du mensonge de Jacob devant son vieux père aveugle, qui prend le nom de Dieu en vain pour l'assurer que c'est l'Eternel qui a fait venir le gibier vers lui (Gn 27.20).

Si nous pouvons contribuer à limiter certains des abus les plus grossiers, à encadrer les choses pour rendre la vie un peu plus vivable et un peu plus humaine, cela en vaut vraiment la peine. Parfois quand on veut en faire trop et trop vite, les choses finissent mal. Pour certains changements de comportement, le changement du cœur est plus important que le changement de la loi.

Mais la Bible nous invite quand même à aller plus loin – en tout cas à titre personnel et en tant qu'Eglise. Job déjà montre l'exemple. Parlant de son intégrité passée, il proclame : « J'étais des yeux pour l'aveugle et des pieds pour le boiteux. » (Jb 29.15) Etre des yeux pour l'aveugle, c'est beaucoup plus que simplement ne rien mettre devant lui qui le fasse trébucher ou ne pas l'égarer dans le chemin. Et si Jésus représente dans la parabole des invités ceux qui seront sauvés comme étant des pauvres, des estropiés, des aveugles et des boiteux, il dit aussi dans le même passage :

Lorsque tu donnes à dîner ou à souper, ne convie pas tes amis, ni tes frères, ni tes parents, ni des voisins riches, de peur qu'ils ne t'invitent à leur tour et que ce ne soit ta rétribution. Mais lorsque tu donnes un festin, invite des pauvres, des estropiés, des boiteux, des aveugles. (Lc 14.12-13)

C'est la grâce de Dieu qui nous met en mouvement et nous enseigne à offrir aux personnes handicapées quelque chose qui reflète ce que Dieu lui-même nous a offert !

En fin de compte cependant, il me semble que le plus important dans ce que la Bible dit sur les personnes handicapées se trouve dans des passages qui ne parlent pas de handicap ! Je voudrais souligner deux vérités bibliques en conclusion.

Tous les humains ont été créés en image de Dieu. Il existe de nombreuses discussions entre théologiens et exégètes sur le sens de cette expression et je ne veux pas y entrer dans le détail. J'aimerais plutôt souligner deux points de ma compréhension de l'image de Dieu.

Le premier point, c'est qu'une condition pour être créé en image de Dieu réside dans le fait d'avoir un « être intérieur », ce que la Bible appelle un « cœur » – ou encore le souffle dont parle Genèse 2.7 et qui semble être un privilège des humains. Un animal n'a pas de « cœur » au sens biblique du mot « cœur » (même s'il peut avoir un viscère cardiaque bien sûr¹²), et donc un animal ne peut pas être en image de Dieu. Le deuxième point, c'est qu'une conséquence du fait d'être créé en image de Dieu, c'est d'avoir part à la mission que Dieu a confiée à l'humanité au commencement : multiplier, remplir la terre et la soumettre.

Si nous nous rendons compte de cela, alors nous voyons à quel point tous les humains ont une profondeur et une valeur qu'il nous faut respecter et quelque chose à apporter à la so-

¹² Sur ce point cf. Henri Blocher, « De l'âme et de l'esprit », *Ichthus* 139 (1986/6), p. 3-11, en particulier p. 5.

ciété commune des humains. Cela vaut aussi pour les personnes handicapées ! Une personne handicapée a un cœur au sens biblique du terme, dans lequel Dieu a mis l'éternité, selon la parole de l'Ecclésiaste (3.11). Elle n'a pas seulement besoin de recevoir de l'aide : elle a une contribution à faire au mandat commun à l'humanité. Elle ne peut pas forcément participer de la même manière que les autres, mais elle peut participer de façon authentique ! C'est l'élément de vérité dans l'idée que les personnes handicapées ont des capacités différentes. Oui c'est vrai, même la personne la plus handicapée, la plus malade, la plus pauvre, la plus diminuée a quelque chose à apporter. C'est peut-être l'une des choses que nous pouvons chercher à mettre en valeur dans la manière de mener des actions de développement, en particulier dans des contextes de pauvreté. *L'Engagement du Cap* souligne :

Faits à l'image de Dieu, nous avons tous des dons que Dieu peut utiliser à son service. Nous nous engageons non seulement à servir les personnes handicapées, mais aussi à recevoir d'elles le service qu'elles peuvent rendre¹³.

On pourrait montrer, je crois, que la doctrine de la création nous encourage à mettre l'accent sur la notion de personne quand nous parlons des humains. En ce sens, il est légitime d'utiliser et de valoriser des expressions comme « personne en situation de handicap », qui cherchent à insister sur le fait qu'un être humain ne se réduit pas à son handicap mais est d'abord une personne. Néanmoins ce choix de vocabulaire ne peut pas être absolutisé comme s'il était le seul légitime. Il est faux de penser que l'usage d'un terme comme « handicapé », « aveugle », « sourd », notamment, pour désigner une personne, la réduise à son handicap. Nous pouvons en avoir la certitude d'abord parce que la Bible ne fait aucune difficulté

¹³ *L'Engagement du Cap*, 2^e partie, II, 4. Texte disponible dans *Evangeliser, témoigner, s'engager*, op. cit., p. 209.

dans l'usage de mots de ce type. Peut-être pourrait-on même affiner encore le discernement : s'il ne faut pas réduire une personne à son handicap, faut-il pour autant considérer que le handicap n'est qu'une « situation » plus ou moins extérieure à ce que cette personne est réellement ? Elle est certes une situation, mais dans la perspective de la souveraineté de Dieu rien de ce qui nous concerne n'est totalement étranger à notre identité et tout, y compris le handicap (*et etiam peccata !*), est intégré dans ce que Dieu fait avec et pour ses élus et finira par être beau¹⁴.

D'autre part, la grâce de Dieu, source de salut pour tous les hommes, a été manifestée. A chaque fois que l'Evangile arrive quelque part, c'est Jésus qui est offert et il est offert aux personnes handicapées à qui l'Evangile arrive comme à toutes les autres. Comme tous les humains, les personnes handicapées ont une destinée éternelle. Pour celles qui l'acceptent, la promesse du salut est là, de même que la promesse qu'un jour viendra où un rétablissement parfait leur sera accordé. Certes, je crois qu'il faut rappeler que nous attendons encore la rédemption de notre corps et qu'en vivant dans un monde déchu bien des souffrances de ce monde continuent à nous atteindre – même si nous sommes chrétiens.

Mais dès aujourd'hui en proposant des perspectives bibliques sur le handicap, nous pouvons faire entendre une note d'espérance et nous mettre à l'œuvre de façon personnelle pour faire le bien, en particulier envers ceux qui sont humainement les plus abandonnés. Ceux qui travaillent pour la jus-

¹⁴ Il serait intéressant ici de méditer certaines des propositions d'Eleonore Stump, “Suffering and Flourishing”,
<https://www.youtube.com/watch?v=upx8Lzk1OeU>.

Si elle me semble trop orientée par l'affirmation liturgique *Felix culpa*, je crois qu'elle a raison de souligner les traces de toute notre histoire terrestre qui subsisteront – sans la souffrance qui va avec – dans l'éternité. Je remercie Yannick Imbert d'avoir attiré mon attention sur cette conférence.

tice sociale et à l'action face à la pauvreté et pour le développement feraient bien de considérer que le sujet du handicap est l'un des défis qu'il leur faut intégrer. Nos Eglises devraient devenir des communautés dans lesquelles le modèle des relations entre valides et handicapés est transformé. Et enfin, nous pouvons également apporter dans notre société quelque chose qui va dans le sens de mieux vivre pour un bien qui soit commun et qui inclut ceux qui, pour toutes sortes de raisons, tendent si souvent à être exclus.

Que le mot de la fin revienne au texte par lequel nous avons commencé : « Dites à ceux dont le cœur palpite : fortifiez-vous, soyez sans crainte ; voici votre Dieu, la vengeance viendra, la rétribution de Dieu ; il viendra lui-même et vous sauvera. » C'est le message de salut adressé à tous et qui nous parle dans nos handicaps, quels qu'ils soient.

Avez-vous pensé à renouveler
votre abonnement pour 2022 ?

Craindre l'Eternel et s'écartez du mal

A l'écoute du pasteur Pierre Du Moulin (1568-1658)

Jean-Marc GENET

Chef correcteur dans la presse à Genève, puis rédacteur-correcteur au Service du Conseil municipal de la Ville de Genève.

Pierre Du Moulin est une figure emblématique du protestantisme français du XVII^e siècle. Né en 1568, il étudie en Angleterre, où il s'est réfugié en 1588 pour fuir les guerres de la Ligue, puis est professeur de philosophie à Leyde, avant de devenir le premier pasteur du temple de Charenton. En 1618, le roi Louis XIII lui interdit de participer au synode de Dordrecht, mais il fait admettre en 1620 par le synode national des Eglises réformées de France réuni à Alès, qu'il préside, les *Canons du synode de Dordrecht*, qui sont ajoutés à la *Confession de foi de La Rochelle*.

Pierre Du Moulin, controversiste affirmé, défend l'orthodoxie calviniste contre l'arminianisme. Il aime parler de l'élection et de l'assurance du salut. Dans son *Histoire de la prédication parmi les réformés de France au XVII^e siècle*, Alexandre Vinet écrit : « Cette controverse est toujours animée, édifiante ; elle n'est jamais aride. »¹ On reconnaît à ces mots le théologien et critique littéraire vaudois dont le regard adoucit l'expression de siècles antérieurs.

Une heure... c'est la durée d'un sermon au XVII^e siècle ! Autre temps, autres occupations... Mais le pasteur Du Moulin « ne prêche pas, il parle. Ses plans ne sont pas savants, mais

¹ Alexandre Vinet, *Histoire de la prédication parmi les réformés de France au XVII^e siècle*, Paris, Chez les Editeurs, rue de Rivoli 174, 1860, p. 21.

très simples et peu variés. Il ne cherche pas l'art de multiplier ou d'étendre la matière par une analyse subtile : un entretien sérieux, mais familier, d'un père avec son fils ne serait pas autrement ordonné. »²

Les mots toutefois ont leur sens et leur profondeur. Ils reviennent au fil des prédications de Pierre Du Moulin. Ainsi dans le sermon sur Proverbes 3.7 qui suit, nous retrouvons la crainte de l'Eternel (étonnant pour un propos sur les Proverbes ?), mais une crainte qui n'est pas servile : le mot est lumineux. La prudence, le sage, la sagesse, la connaissance.

Il est temps de nous mettre à l'écoute du pasteur Du Moulin. Le sermon, dont le français a été actualisé, est long (une heure !) et certains passages sont résumés en italique.

**« Ne sois pas sage à tes propres yeux,
crains l'Eternel, écarte-toi du mal. »**

Proverbes 3.7

Le roi Salomon, que Dieu avait rempli d'une sagesse³ supérieure à celle de tous ses contemporains, loue la sagesse en paroles exquises en ce troisième chapitre du livre des Proverbes : « Heureux l'homme qui a trouvé la sagesse, et l'homme qui devient raisonnable ! Car le gain qu'elle procure est préférable au gain de l'argent, et son revenu vaut mieux que l'or ; elle est plus précieuse que les perles, et tous les objets de tes désirs n'ont pas sa valeur. Dans sa droite est une longue vie ; dans sa gauche, la richesse et la gloire. [...] Elle est un arbre de vie pour ceux qui la saisissent, et ceux qui la retiennent sont heureux. » (Pr 3.13-18)

Mais cette vraie sagesse s'est éloignée de l'homme à cause de son péché, et l'homme non régénéré vit une profonde

² *Ibid.*, p. 21.

³ D'une *sapience*, dans le propos de Pierre Du Moulin.

ignorance des choses en lesquelles consiste la vraie sagesse. [...]

A la place de la vraie sagesse, qui consiste en la vraie connaissance de Dieu et en sa crainte, une fausse sagesse est entrée dans le monde, par laquelle les hommes ne connaissent ni Dieu ni eux-mêmes. Elle s'occupe de subtilités inutiles et de spéculations curieuses ; les hommes apprennent des mots barbares, alors qu'ils devraient avoir appris les choses. L'athéisme et l'impiété se sont répandus dans le monde sous le nom de philosophie, par laquelle Satan s'est servi pour arrêter le progrès de l'Evangile. Car il y a une mauvaise sagesse, comme l'enseigne saint Jacques : « Cette sagesse n'est pas celle qui vient d'en haut ; mais elle est terrestre, charnelle, démoniaque. » (Jc 3.15)

Ce serait quelque diminution du mal si les hommes ignorants savaient qu'ils ne savent rien et n'ignoraient point leur ignorance. Mais on voit que ceux qui sont les plus dépourvus de sagesse et de vraie prudence pensent avoir plus qu'il n'en faut de sagesse et de capacité pour eux et pour autrui. Tel manque de sagesse pour conduire sa maison, mais pense en avoir assez pour gouverner un royaume. Tel a parcouru beaucoup de pays, mais est un étranger chez lui et ne comprend pas les affaires domestiques. Tel regarde avec une grande attention les astres, mais ne voit pas ce qui est devant ses pieds. De savants médecins ont l'esprit malade de maladies incurables.

Des hommes qui croient être savants en latin et en grec, mais qui sont bêtes en français, et qui pensent être subtils en philosophie sont à l'a, b, c de la raison. Si quelqu'un a acquis un peu de savoir supérieur à celui du commun des hommes, il pense être parvenu à la perfection. S'il est versé et avisé dans les affaires de ce monde, il ressemble aux taupes industrieuses pour remuer la terre, mais qui sont aveugles au soleil. Car,

étant industrieux dans les choses terriennes, ils sont aveugles en la clarté de l’Evangile.

En matière d’argent et de richesses, peu de gens se contentent de ce qu’ils ont ; même les rois voulant faire des conquêtes confessent qu’ils s’estiment pauvres et mécontents du partage que Dieu leur a fait. Mais, en matière de sagesse et de bon sens, chacun est content de ce qu’il a et est fort satisfait de sa capacité. Tel était le roi de Tyr (Ez 28), lequel combien qu’il fût païen et sans connaissance de Dieu, néanmoins se vantait d’être plus sage que Daniel et que rien ne lui était caché. Tels les scribes et pharisiens, qui portaient la clef de la science pour introduire les autres en la connaissance de Dieu, sans y entrer eux-mêmes. Ils se disaient conducteurs des ignorants, mais eux-mêmes se fourvoyaient en plein midi. Même l’ignorance outrecuidante de l’homme va jusqu’à contrôler la providence de Dieu et trouver à redire à ses conseils, s’imaginant que les affaires iraient beaucoup mieux s’il en avait la conduite. Tout ainsi que ceux qui, étant pauvres, veulent sembler être riches, en s’habillant somptueusement et faisant force festins, par ce moyen deviennent encore plus pauvres. Ainsi, ceux qui étant dépourvus de sagesse veulent être estimés sages, par cette fausse affectation de sagesse ils deviennent encore plus fous et insensés. Plusieurs eussent pu parvenir à quelque degré de sagesse s’ils n’eussent cru y être parvenus.

Parvenir à la vraie connaissance de Dieu par son sens naturel ?

Surtout qu’en matière de vraie connaissance de Dieu et de doctrine du salut, la raison humaine ne voit goutte, et toute sa clarté est pures ténèbres. « L’homme naturel ne reçoit pas les choses de l’Esprit de Dieu, car elles sont une folie pour lui... » (1Co 2.14) Nicodème était docteur de la loi, cependant, quand Jésus-Christ lui parle de la régénération, il s’imagine que pour

naître de nouveau il fallait entrer dans le **ventre** de sa mère (Jn 3). Quand saint Paul discourait devant Festus de la résurrection des morts et de la rémission des péchés par Jésus-Christ, Festus lui dit : « Tu es fou, Paul ! Ta grande érudition te pousse à la folie ! » (Ac 26.24) Quand il parlait aux Athéniens de la doctrine du salut, les philosophes l'appelaient un babillard⁴ (Ac 17.18). Car comment l'homme qui ne se connaît pas soi-même pourrait-il par son sens naturel parvenir à la vraie connaissance de Dieu ? Comment pourrait-il pénétrer dans les secrets de la sagesse divine, vu que toute la sagesse humaine n'a pu encore atteindre jusqu'à la parfaite connaissance de la moindre des créatures ?

Nous en avons des exemples bien clairs parmi les nations les plus cultivées dans les sciences humaines et qui ont excellé en prudence civile.

Pierre Du Moulin poursuit en évoquant les Egyptiens, ingénieux et inventifs, doués dans les sciences mathématiques, mais éloignés de la connaissance de Dieu ; la Grèce, « boutique des arts et des sciences », où trente mille dieux étaient adorés, avec « trois cent quatre-vingts diverses opinions touchant le souverain bien » ; les Romains, « qui ont emporté le prix en prudence civile et en éloquence », mais en adoration devant la déesse des fleurs, la divinité agraire de Rome. L'Écriture « convainc de folie toute la sagesse des hommes », comme le dit 1 Corinthiens 3.16-19. « Où est le sage ? où est le scribe ? où est le contestataire de ce siècle ? Dieu n'a-t-il pas frappé de folie la sagesse du monde ? » (1Co 1.20) Et en ce passage de Proverbes 3.7, « Ne sois pas sage à tes propres yeux », c'est-à-dire en ton opinion, mais « crains l'Éternel, écarter-toi du mal ».

Pourtant, pour le sage du chapitre 26 des Proverbes, penser être sage est la première folie : « Si tu vois un homme qui est sage à ses propres yeux, il y a plus d'espérance pour un

⁴ Terme employé par Du Moulin.

insensé que pour lui. » (V. 12) Et notre Seigneur Jésus, au chapitre 5 de saint Matthieu, dit : « Heureux les pauvres en esprit... » (V. 3) Par les « pauvres en esprit », il entend ceux qui, se reconnaissant dénués de sagesse et de vraie intelligence, cherchent la vraie sagesse hors d'eux-mêmes, c'est-à-dire dans la Parole de Dieu. Au chapitre 11 de saint Matthieu, il rend grâces à son Père de ce qu'il a caché la doctrine du salut aux sages et aux intelligents et de l'avoir révélée aux petits enfants (v. 25).

Et quant à ceux qui veulent pénétrer trop avant par la force de leur esprit, l'apôtre dit aux Romains « de ne pas avoir de prétentions excessives et déraisonnables, mais d'être assez raisonnables pour avoir de la modération, chacun selon la mesure de foi que Dieu lui a départie » (Rm 12.3). Dans les choses qui dépassent notre portée, une ignorance sobre vaut mieux qu'un savoir curieux : mieux vaut baisser sa présomption que de hausser sa spéculation. Nous sommes assez sages si nous sommes sages à salut, c'est-à-dire si nous comprenons les choses qui servent à nous sauver, lesquelles se trouvent dans les Saintes Ecritures, dont l'apôtre dit qu'elles « peuvent te donner la sagesse en vue du salut » (2Tm 3.15). Nous sommes assez savants si nous connaissons Jésus-Christ, « en qui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la connaissance » (Col 2.3) et « qui, de par Dieu, a été fait pour nous sagesse, et aussi justice, sanctification et rédemption » (1Co 1.30).

Ne serions-nous point contents de savoir ce en quoi un si excellent apôtre mettait tout son savoir, sinon en Jésus-Christ, et en Jésus-Christ crucifié ? (1Co 2.2) Les anges mêmes l'admirerent, comme les chérubins posés sur l'arche, les têtes penchées et les yeux tournés vers le propitiatoire, figure de notre Seigneur Jésus, qui est notre propitiation. Ainsi l'apôtre saint Pierre nous enseigne que les anges désirent plonger leurs regards dans les mystères de notre rédemption (1P 1.12).

Puisque Dieu nous dépouille de l'opinion de notre propre sagesse, disant « ne sois pas sage à tes propres yeux », voyons en quoi consiste la vraie sagesse. Pour l'Écriture sainte, c'est la connaissance de Dieu et sa crainte.

La connaissance et la crainte de Dieu, vraie sagesse

Par son prophète Jérémie, Dieu parle ainsi de la connaissance de Dieu : « Que le sage ne se glorifie pas de sa sagesse [...], mais que celui qui veut se glorifier se glorifie d'avoir de l'intelligence et de me connaître, de savoir que je suis l'Éternel, qui exerce la bienveillance, le droit et la justice sur la terre. » (Jr 9.22-23)

Mais ce n'est rien de connaître Dieu sans l'aimer et sans le servir selon sa Parole. Au contraire, la connaissance sans la crainte de Dieu ne sert à l'homme qu'à lui faire son procès pour avoir su la volonté du Maître sans lui avoir obéi, et s'être fourvoyé volontairement en plein jour. Pourtant, l'Écriture met la vraie sagesse en la crainte de Dieu et en l'obéissance à ses commandements. Moïse le dit dans le Deutéronome : « Vous les observerez et les mettrez en pratique ; car ce sera là votre sagesse et votre intelligence aux yeux des peuples, qui entendront parler de toutes ces prescriptions et qui diront : Cette grande nation ne peut être qu'un peuple sage et intelligent ! » (Dt 4.6) Et David au Psaume 111 : « Le commencement de la sagesse, c'est la crainte de l'Éternel ; ils ont du bon sens, tous ceux qui s'en inspirent. » (V. 10) Et Salomon en ce passage : « Ne sois pas sage à tes propres yeux, crains l'Éternel, écarte-toi du mal. » (Pr 3.7)

Par la crainte de Dieu, nous n'entendons pas une crainte servile, qui tremble sous l'appréhension des jugements de Dieu et n'est poussée à son devoir que par la crainte d'être puni. Quiconque obéit par contrainte condamne sa propre action et témoigne qu'il ferait autrement s'il pensait échapper à la punition. Mais nous parlons d'une crainte qui est menée par

l'amour envers Dieu et qui, de franc courage, tâche de faire les choses qui lui soient agréables. Le vrai ressort de la piété n'est pas la frayeur des enfers, mais l'amour envers Dieu mû par la connaissance de l'amour que Dieu nous a porté en Jésus-Christ : comme sous la loi les oblations et sacrifices devaient être volontaires, ainsi doivent être nos bonnes œuvres, lesquelles aussi sont espèces de sacrifices.

Non pas que nous voulions condamner toute crainte d'être puni, car Jésus-Christ parle ainsi à ses disciples, qu'il appelle ses amis : « Craignez celui qui [...] a le pouvoir de jeter dans la gémene. » (Lc 12.5) Et l'apôtre dit à ceux qui désirent être dépouillés de ce corps pour être revêtus de leur domicile céleste : « Connaissant donc la crainte du Seigneur, nous cherchons à convaincre les hommes. » (2Co 5.11) Il a été profitable aux Ninivites d'être effrayés par la menace d'une ruine prochaine et à l'apôtre saint Paul en sa conversion d'avoir été abattu d'une foudre et saisi d'un grand épouvantement.

Pierre Du Moulin poursuit en parlant, dans le langage de son siècle, de cette frayeur utile à la conversion du pécheur, de la main de Dieu à l'égard de ceux qui tardent ou « qui laissent passer le temps et les occasions de s'avancer vers le Royaume de Dieu ». « Heureux l'homme qui est continuellement dans la crainte ! Mais celui qui endurcit son cœur tombe dans le malheur. » (Pr 28.14) Puis il va plus loin dans sa définition de la crainte de Dieu.

Nous n'appelons donc point crainte servile quand, avec l'amour de Dieu sérieux, demeurent encore quelques restes de la crainte d'être puni de Dieu, pourvu que l'amour de Dieu prenne le dessus et que la foi venant au secours remette le pécheur en une ferme assurance l'appuyant sur la promesse de Dieu.

A mesure que cet amour de Dieu croîtra, cette crainte d'être puni ira en diminuant, avec paix et tranquillité dans la

conscience. Lorsqu'on bâtit une maison, on met des étançons⁵ et des échafaudages pour soutenir les planchers, que l'on ôte pièce après pièce à mesure que le bâtiment grandit. Ainsi la crainte de la punition sert au commencement à faire progresser l'œuvre de notre régénération, mais à mesure que la régénération croît et que la foi se fortifie, la crainte du jugement de Dieu diminue.

Cette crainte filiale guidée par l'amour de Dieu, par laquelle on craint d'offenser Dieu parce qu'on l'aime, ne répugne point à la foi et n'est point une crainte de défiance, mais de sainte sollicitude, laquelle a été en Jésus-Christ même, qui ne s'est jamais défié de l'assistance de Dieu, ni du succès du combat qu'il avait entrepris. Néanmoins, l'apôtre aux Hébreux dit qu'il a « été exaucé à cause de sa piété » (Hé 5.7). Et l'apôtre saint Paul, qui dit aux Ephésiens que « nous avons hardiesse et accès en confiance, par la foi en lui »⁶ (Ep 3.12), nous exhorte néanmoins à travailler à notre salut « avec crainte et tremblement » (Ph 2.12). Car, comme il est dit au chapitre 14 des Proverbes, « celui qui craint l'Eternel possède grande confiance, et ses fils ont un refuge auprès de lui » (v. 26). Pourtant David met la joie, et par conséquent la confiance, avec le tremblement : « Servez l'Eternel avec crainte, soyez dans l'allégresse en tremblant. » (Ps 2.11) Celui qui se confie en la promesse de Dieu et se réjouit en son amour ne laisse pas de craindre de l'offenser : il y a une crainte qui aiguise la vigilance sans ébranler la confiance, qui en se reposant en la promesse de Dieu évite les occasions de l'offenser, prévient les tentations, tâche de racheter le temps parce que les jours sont mauvais et qu'un grand combat est proposé.

C'est là cette crainte de l'Eternel en laquelle l'Esprit de Dieu fait consister la vraie sagesse et il n'y a point d'exhortation plus salutaire que celle qui forme l'homme à la crainte de

⁵ Grosses pièces de bois.

⁶ Bible Martin.

Dieu. Car qu'est-ce qu'un homme qui ne craint point Dieu, sinon une bête brute qui mange tous les jours les biens que Dieu lui donne, sans aucun signe de reconnaissance, par obéissance et par actions de grâces ? Qu'est-ce qu'un homme qui n'a point la crainte de Dieu, sinon un cheval échappé qui court de toute sa force vers un précipice pour se perdre éternellement ? C'est un monstre qui résiste à toute la nature, vu que le ciel et la terre et toutes les créatures publient la louange de Dieu, et suivent les lois que Dieu leur a posées en la création. Bref, un homme qui ne craint point Dieu est un outil dont Satan se sert pour mal faire, un jouet du diable qui l'aveugle par l'ignorance, l'enfle d'orgueil, le ronge par l'envie, l'embrase par la colère, le crève par la gourmandise et l'ivrognerie, l'épouvante par frayeurs, le souille dans la fange des voluptés et, le tenant captif de ses propres convoitises, l'entraîne insensiblement en perdition éternelle.

Au contraire, Dieu ne voit rien sous le ciel de plus excellent qu'un homme qui le craint, ni qui lui soit plus agréable. Pour cette fin, Dieu a créé le monde afin qu'il s'y assemblât un peuple qui le servît avec piété. C'est pour l'amour de ceux qui le craignent que Dieu fait lever son soleil tous les jours : car ce n'est pas pour ses ennemis qu'il a allumé ce flambeau, combien qu'il souffre qu'ils s'en servent. C'est pour ceux qui le craignent que Dieu conserve le monde et supporte les méchants. Il ne veut point encore arracher l'ivraie à cause des épis de froment qui y sont mêlés. Mais quand le nombre des enfants de Dieu sera accompli, Dieu consumera ce monde par le feu et bouleversera ce bâtiment dans lequel son nom est blasphémé, afin de bâtir d'autres cieux et une plus belle habitation pour ceux qui le craignent. Si dix hommes craignant Dieu eussent été trouvés en Sodome, elle n'eût point été embrasée ; ainsi Dieu l'eût conservée comme Tsoar, qu'il épargna à cause de Loth qui s'y était retiré.

C'est pour l'amour de ceux qui craignent Dieu qu'il a fait voir à son peuple tant de délivrances, qu'il a fait tant de miracles, qu'il a envoyé des prophètes. C'est pour adopter des enfants qui le craignent et le servent qu'il a envoyé son Fils dans le monde et qu'il l'enverra une nouvelle fois pour recueillir leurs cendres, vivifier leurs corps, ouïr leurs griefs et les éléver en sa gloire. C'est pour l'amour de ceux qui le craignent que Dieu nous parle en sa Parole, qu'il envoie ses anges, lesquels campent autour de ceux qui le craignent (Ps 34.8), qu'il frappe ses ennemis et qu'il versera un jour son ire sur le siège du fils de perdition.

Mieux vaut un morceau de pain en la crainte de Dieu que tous les festins des profanes, et comme le dit le sage : « Mieux vaut peu, avec la crainte de l'Éternel, qu'un grand trésor avec le désordre. » (Pr 15.16)⁷ Il oppose la crainte de Dieu au trouble⁸, pour montrer qu'en la crainte de Dieu il y a paix et tranquillité de conscience. Il vaut mieux mourir en la crainte de Dieu que de vivre sans elle, car ne pas le craindre, c'est la vraie mort. Que le Seigneur Dieu nous ôte plutôt toute autre chose, pourvu seulement qu'il nous laisse sa crainte. « Les linceaux éprouvent la disette et la faim, mais ceux qui cherchent l'Éternel ne manquent d'aucun bien. » (Ps 34.11)

La crainte de Dieu, tâche du fidèle et occupation de sa vie

Bref, la crainte de Dieu est la tâche du fidèle ; c'est son métier et l'occupation de sa vie. Tout le temps est perdu qui n'est point employé à avancer en la crainte de Dieu. Témoin en soit le prophète Jonas, lequel, enquis par les mariniers de son pays et de son métier, leur répond : « Je suis Hébreu et je

⁷ Version utilisée par Pierre Du Moulin : « qu'un grand trésor où il y a troublement ». La Bible Martin dit : « qu'un grand trésor avec lequel il y a du trouble ».

⁸ Dans le texte : au « troublement ».

crains l'Eternel, le Dieu des cieux qui a fait la mer et la terre ferme. » (Jon 1.9)

C'est en cela que Salomon fait consister la sagesse des hommes quand il dit : « Ne sois point sage à tes propres yeux, crains l'Eternel, écarte-toi du mal. » Celui qui craint Dieu renonce à sa propre sagesse afin d'être sage en Dieu.

Onze exemples tirés de l'Ecriture sainte permettront ici à l'orateur de montrer qu'est vraiment sage et prudent celui « qui, en toutes ses actions, a la crainte de Dieu devant les yeux ».

(1) *L'homme prudent bâtit sa maison sur la pierre ferme (Mt 7.24-27).*

(2) *L'homme craignant Dieu « prévoit les dangers et remarque le temps et la saison des choses » (Ep 5.15-17).*

(3) *Le propre de l'homme sage est de profiter de l'exemple de celui qui se livre à la paillardise, de celui qui « s'est corrompu par la compagnie des débauchés et par l'oisiveté ». « L'homme craignant Dieu étant averti par ces exemples se tiendra sur ses gardes. »*

(4) *L'homme craignant Dieu a « reconnu que les biens de ce monde sont périsables et sujets à mille changements ». Il travaille à acquérir des biens « qui ne sont point sujets à confiscation et sur lesquels le diable ni le monde ne peuvent mettre la main ».*

(5) *L'homme sage et avisé place son argent en lieu sûr car il a appris de la Parole de Dieu que « les richesses ne peuvent être épuisées ni diminuées » quand il use de libéralité. Il amasse un trésor au ciel quand il donne au pauvre.*

(6) *Tel un voyageur qui ne se charge point de fardeaux quand il marche par un pays qu'il ne connaît pas, l'homme craignant Dieu fait de même. Etranger sur cette terre, « il ne surcharge point son esprit de soucis mondains et de sollicitudes terriennes : il prend pour guide la Parole de Dieu ».*

(7) *Ceux qui « craignent Dieu envoient leur argent devant eux, ils donnent des aumônes, qu'ils retrouveront au ciel ». Ils se font des amis avec les richesses injustes (Lc 16.9).*

(8) *L'homme craignant Dieu fait preuve de prudence et de sagesse. Il ne se précipite point, il attend « le temps et les occasions ». Tel David, il attend l'accomplissement de la promesse de Dieu : « J'ai attendu patiemment l'Éternel, et il s'est tourné vers moi, et a ouï mon cri. »* (Ps 40,2)⁹

(9) *La sagesse consiste à savoir bien choisir les « choses importantes et dont dépend le bonheur de la vie ». Pierre Du Moulin évoque le mariage, à l'appui de textes bibliques tels 1 Corinthiens 7,39, 2 Corinthiens 6,14, Deutéronome 7,3-4. Puis le choix d'une vocation « où il puisse servir Dieu avec liberté ». Enfin, le choix de la religion, où « il ne regardera point aux coutumes, ni aux opinions reçues, mais aux règles et lois que Dieu nous a données en sa Parole ».*

(10) *L'homme craignant Dieu est ce « marchand prudent » de Matthieu 13,46, qui, « ayant trouvé une perle de grand prix emploie tout son bien pour l'acquérir ».*

(11) *Le sage « tâche de vivre en sorte qu'il puisse mourir avec paix de conscience ». Dieu « pardonne à ceux qui le craignent et efface leurs péchés par le sang de son Fils Jésus-Christ : cela aussi est un des effets de la crainte de Dieu ». La crainte de Dieu est « un remède à tout mal ».*

De l'action efficace de la crainte de Dieu

C'est la crainte de Dieu qui fait que l'homme se représente la majesté de Dieu souveraine, qui habite une lumière inaccessible, dont le trône est environné de mille millions d'esprits prompts à exécuter sa volonté. Dieu qui a fait cet univers de rien par sa seule Parole, sans aide, sans modèle, sans conseil, qui porte le ciel et la terre en sa main, qui voit tout, auquel les choses passées ne sont point passées et les futures lui sont présentes ; qui meut toutes choses sans se mouvoir, qui tient les diables enchaînés, qui sonde les cœurs, qui est juge des pensées et des actions, pour rendre à chacun selon ses œuvres.

⁹ Bible Martin. Le livre imprimé à l'époque, *Première Décade. Sermon 3*, indique Ps 4.

Là-dessus, l'homme craignant Dieu, ébloui de cette splendeur et saisi d'un religieux tremblement, tourne les yeux sur soi-même et, considérant sa petitesse, sa misère, son ignorance, ses infirmités, sa corruption naturelle, abat tout son orgueil devant cette majesté glorieuse et a recours à sa bonté et à sa miséricorde.

C'est la crainte de Dieu qui fait que l'homme se remémore les grâces de Dieu envers l'Eglise en général et envers sa personne en particulier, et admire les richesses de sa grâce en l'œuvre de notre rédemption, par Jésus-Christ, le privilège spécial que Dieu lui a fait de l'avoir illuminé de sa connaissance et reçu au nombre de ses enfants, laquelle grâce est d'autant plus grande que le nombre de ceux que Dieu a ainsi appelés est petit. Lesquelles pensées l'inciteront à aimer Dieu et à prendre garde de payer Dieu d'ingratitude.

C'est la crainte de Dieu qui fait que l'homme, en toutes ses actions, dit en soi-même : « Dieu me regarde, il connaît mon cœur, j'ai à lui répondre de mes paroles oisives, combien plus de mes mauvaises actions. » Etant saisi de frayeur, il bannira sans retard de sa maison tout ce qui déplaît à Dieu. Il regardera soigneusement si, parmi tous ses biens, il y a quelque chose de mal acquis et qui appartienne à autrui, afin d'en faire une prompte restitution. Il fera de sa maison un temple, duquel il fera chaque jour la dédicace par des prières, des louanges et des actions de grâces. Là il offrira à Dieu ses enfants et les lui consacrera, disant avec Esaïe 8.18 : « Me voici avec les enfants que l'Eternel m'a donnés. » Il consacrera à Dieu tous ses biens en lui offrant les premices des aumônes, afin que sur le reste de son bien Dieu répande sa bénédiction, se souvenant de la sentence du Seigneur : « Donnez plutôt l'aumône du fond du cœur, et tout sera pur pour vous. » (Lc 12.41) Bref, il se comportera en secret et en son particulier comme en public, et en public comme en un temple, et en la présence de Dieu.

L'homme qui craint Dieu sera véridique en paroles, juste en ses actions, patient face aux injures, sobre, chaste et honnête en sa conversation, ayant toujours devant les yeux l'honneur de sa vocation, disant en soi-même : étant des enfants de Dieu, vivrais-je comme les enfants de ce monde ? Etant bourgeois des cieux, aurais-je le cœur attaché à la terre pour y chercher mon contentement ? Toutes ces choses se font par la crainte de Dieu.

C'est la crainte de Dieu qui rend un homme zélé et sensible à la cause de Dieu, qui fait que le fidèle écoute et lit attentivement sa Parole, rumine à part soi les divins enseignements, prend grand plaisir à prier Dieu et tempère ses amertumes par la douceur de cette communication, et ne peut dormir s'il n'a premièrement parlé à Dieu et déchargé ses soucis dans le sein de son Père.

C'est la crainte de Dieu qui arrache du cœur la défiance et la crainte de manquer des choses nécessaires à la vie présente, selon qu'il est écrit : « Craignez l'Eternel, vous ses saints ! Car rien ne manque à ceux qui le craignent. » (Ps 34.10)

Cette même crainte de Dieu chasse la crainte des hommes : une plus forte crainte chasse les moindres craintes. Qui craint Dieu ne craint rien, parce que celui qui craint Dieu l'aime, et quiconque aime Dieu est persuadé que Dieu l'aime. Or, si Dieu nous aime, les hommes ne peuvent nous nuire : « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? » (Rm 8.31) C'est le conseil que Jésus-Christ donne à ses disciples de ne point craindre ceux qui ne peuvent tuer que le corps, mais de craindre celui qui peut envoyer dans la gêhenne (Lc 12). Par la crainte de Dieu, l'Ecriture guérit de la crainte des hommes : « Vous ne craindrez pas ce [que ce peuple] craint, et vous ne le redouterez pas. C'est l'Eternel des armées que vous devez sanctifier, c'est lui que vous devez craindre, c'est lui que vous devez redouter. » (Es 8.12-13) Ainsi les sages-femmes des Hébreux ne craignirent point pharaon et n'obéirent point à ses

commandements, parce qu'elles craignirent Dieu (Ex 1.17, 21) ; Joseph ne craignit point l'inimitié de sa maîtresse parce qu'il craignit d'offenser Dieu ; les trois compagnons de Daniel ne craignirent point l'ardeur de la fournaise, parce qu'ils craignirent Dieu ; chez les martyrs, la crainte de Dieu a étouffé la crainte des feux et des gibets.

Craindre Dieu et honorer le roi

Par là nous n'entendons pas qu'il ne soit loisible de craindre les hommes, ni que la crainte de Dieu bannisse toute crainte des hommes. Au contraire, il y a des hommes à la crainte desquels nous sommes obligés par la crainte de Dieu. La crainte de Dieu nous apprend à craindre les rois et les princes, car saint Pierre conjoint ces deux choses : « [...] craignez Dieu ; honorez le roi. » (1P 2.17) Et les enfants doivent craindre leurs pères et les serviteurs leurs maîtres : mais il faut les craindre à cause de Dieu et parce que Dieu le veut ainsi. Il ne faut pas les craindre autant que Dieu, car la crainte des hommes doit servir à la crainte de Dieu. Il ne faut pas les craindre quand ils commandent de désobéir à Dieu ou impo-sent aux consciences des lois contraires à sa Parole.

A partir de l'exemple des Lévites dans Deutéronome 33.9 et de l'enseignement du Christ dans Luc 14.26, Pierre Du Moulin déclare : « Les affections les plus tendres doivent être étouffées quand elles résistent à la crainte de Dieu. » Il revient ensuite au texte des Proverbes à la base de son sermon : « Crains l'Éternel, écarte-toi du mal. » Preuve ensuite que son exposé est nourri de substance biblique, il cite Abraham, qui déplorait l'absence de crainte de Dieu à Guérar (Gn 20.11) ; le Psalme 36 de David, où le méchant « ne voit pas pourquoi il craindrait Dieu » (v. 2) ; le portrait de Job, « un homme intègre et droit, qui craint Dieu et s'écarte du mal » (Jb 1.8) ; Joseph qui assure ses frères qu'il ne leur fera aucun mal, car il craint Dieu (Gn 42.18)

La crainte des hommes détourne parfois du mal et plusieurs s'abstiennent de quelque mauvaise action par la crainte des lois. La philosophie détourne des vices par l'honnêteté civile, la bienveillance et l'ambition, remédiant à un mal par un autre. Mais la crainte des hommes est un faible remède et une bride qui se rompt aisément quand on espère l'impunité ou quand on pense que nul ne verra ce mal. Mais la crainte de Dieu sait que Dieu voit tout et que quiconque se donne pour ce qu'il n'est pas devant lui ne demeurera point impuni.

Tout ainsi que pour guérir la fièvre on applique des herbes au poignet, ou des épithèmes et applications extérieures sur la région du foie ; mais ces remèdes sont légers au prix d'une saignée ou d'une potion de rhubarbe, parce qu'elles déchargent et purgent l'intérieur et prennent le mal par la racine : il est de même des remèdes qu'on emploie pour détourner l'homme des vices. La sagesse humaine se sert d'applications extérieures et a égard à la réputation et à la bienséance et aux incommodités que les vices apportent en la société civile. Mais la crainte de Dieu purge l'intérieur, change les cœurs et apaise le brasier des convoitises, plantant en l'homme d'autres affections, de nouvelles pensées et des inclinations contraires à notre corruption naturelle¹⁰.

L'absence de crainte de Dieu est la source et l'origine de tout mal. Quand vous voyez un homme dissolu en paroles et injuste dans ses actions, sans compassion envers les pauvres, cloué à la table d'un cabaret, assurément un tel homme n'a pas la crainte de Dieu. Il ne redoute point les menaces, il ne pense point à ses jugements. De tels hommes, le monde en est plein et le nombre est petit de ceux qui ont la crainte de Dieu devant les yeux. Le roi Neboukadnetsar avait fait allumer une grande

¹⁰ Alexandre Vinet écrit au sujet de cet alinéa à caractère « médical » : « On doit attribuer, non à l'auteur, mais à son siècle, la grossièreté de certaines images. » Par « grossièreté », le théologien et critique littéraire vaudois entend sans doute « manque de finesse ». *Ibid*, p. 39-40.

fournaise pour y faire jeter tous ceux qui ne voulaient pas adorer son image. A cette menace, les peuples plierent le genou devant l'idole par l'appréhension du feu. Voilà Dieu qui a allumé les enfers, plus ardents qu'une fournaise et dont le feu ne s'éteint jamais, et qui a déclaré que tous ceux qui ne voudront obéir à sa Parole y seront précipités pour y brûler éternellement. Cependant, peu d'hommes s'en émurent, peu de personnes se sont détournées des vices par la crainte de Dieu. D'où peut venir cette différence, sinon de ce que ces peuples crurent à la parole du roi et virent cette fournaise ardente et le supplice prêt et disposé ? Mais les hommes n'ajoutent point de foi à la Parole de Dieu. Ou, s'ils y ajoutaient foi, ils estiment que le mal n'est pas si prêt et qu'il leur reste assez de temps pour y penser. Ainsi, en retardant de jour en jour leur conversion, ils sont surpris et subitement accablés par le jugement de Dieu.

L'honneur de votre vocation

Pourtant, mes frères, pendant que Dieu nous donne temps et nous avertit par sa Parole, ne reculons point la repentance et apprenons à craindre Dieu, afin de nous détourner de tout mal et de nous former à toute bonne œuvre. « Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs... » (Hé 3.7-8) Cheminez comme en la présence de Dieu qui vous regarde, pensez à ses menaces, goûtez la douceur de ses promesses, ayez devant vos yeux l'honneur de votre vocation. Sachez que Satan est alentour de vous pour vous surprendre, que le monde vous est contraire, que vous êtes infirmes et enclins à mal, et qu'une tâche pénible et un grand combat vous sont proposés. Réveillez-vous du sommeil de profanité pour vous employer à votre salut avec crainte et tremblement. « [...] crains Dieu et observe ses commandements. C'est là

tout l'homme. » (Ec 12.13) « Le commencement de la sagesse, c'est la crainte de l'Éternel. » (Ps 111.10)¹¹

Mais ces exhortations seraient inutiles si Dieu même ne touchait vos cœurs et n'y plantait cet esprit de crainte de l'Éternel dont parle le onzième chapitre d'Esaïe¹² : c'est ce que nous devons demander à Dieu par des prières assidues. Priez-le que, chassant de vos cœurs la crainte des hommes et la crainte de manquer des choses nécessaires à la vie, vous craigniez seulement de l'offenser. Par ce moyen, nous ayant détourné de tout mal, il nous donnera les vrais biens et, nous ayant délivrés de toute mauvaise œuvre, il nous sauvera en son royaume céleste, afin de le glorifier éternellement, par son Fils Jésus-Christ, à qui, avec le Père et le Saint-Esprit, soit gloire pour les siècles des siècles. Amen.

¹¹ Le texte imprimé du XVII^e siècle indique Pr 1.7, mais la citation correspond à Ps 111.10 : « Le chef de la vraye sapience est la crainte de Dieu. »

¹² « L'Esprit de l'Éternel reposera sur lui : Esprit de sagesse et d'intelligence, Esprit de conseil et de vaillance, Esprit de connaissance et de crainte de l'Éternel. » (Es 11.2)

Premier sermon sur le Catéchisme de Genève

Jean Daillé¹

Selon la pratique des Eglises protestantes au moment de la Réformation (notamment en Angleterre, en Suisse ou aux Pays-Bas), au XVII^e siècle les pasteurs des Eglises réformées françaises consacraient une partie de leurs prédications hebdomadaires à l'exposition d'un catéchisme, en l'occurrence celui de Genève, rédigé en 1545 par Jean Calvin. Durant son long ministère à l'Eglise de Charenton (1626-1670), le pasteur Jean Daillé, né à Châtellerault en 1594, n'a pas dérogé à cet usage, d'ailleurs prescrit par l'ordre et la discipline des Eglises réformées du royaume de France². Trente et un ans après sa mort, en 1701, un certain nombre de ces prédications ont été publiées à Genève, conjointement avec celles de son collègue le pasteur Jean Mestrezat (1592-1657).

Ce sont de larges extraits du premier sermon d'un nouveau cycle de prédications sur le catéchisme qui sont présentés ici.

¹ Commentaires et notes d'Eric Kayayan, chargé du ministère franco-phone *Foi et vie réformées*.

² Le dernier synode national des Eglises réformées de France avant la révocation de l'Edit de Nantes, qui s'est tenu à Loudun entre novembre 1659 et janvier 1660, réitère cette prescription aux Eglises en commentant comme suit l'article XIII de la Discipline commune : « Qu'en toutes celles où il se fait deux prédications le dimanche, on emploiera la dernière à expliquer le Catéchisme par lieux communs, en s'accommodant à la capacité des plus faibles, en tous les temples des villes où il y en a plusieurs. » La Discipline ecclésiastique des Eglises réformées de France, avec les observations des Synodes nationaux sur tous les articles, La Haye, Pierre Gosse & Cie, 1760, p. 82.

Dans son introduction, Daillé en explique le but et la destination. Il termine cette section par une étonnante comparaison entre le cycle des prédications sur le Catéchisme qui vient de s'achever la semaine précédente et recommence huit jours après, et le cours du soleil autour du zodiaque, établissant par là un parallèle entre le mouvement régulier des astres suivant une loi du Créateur et un nécessaire enseignement spirituel à la fois systématique et régulier, qui correspond cette fois à une loi spirituelle établie au milieu de son peuple par ce même Dieu.

L'apôtre nous enseigne, dans l'épître aux Hébreux, qu'il y a deux sortes de personnes en l'Eglise de Dieu : les uns qu'il appelle parfaits, c'est-à-dire, qui sont avancés dans la connaissance de la religion chrétienne, et les autres qu'il nomme enfants de Jésus-Christ. Les premiers, dit-il, par une longue habitude, ont rendu leurs sens exercés et capables de discerner le bien d'avec le mal. Les seconds ont encore besoin qu'on leur apprenne les premiers éléments de la Parole de Dieu. Ceux-là, déjà robustes, demandent pour leur nourriture une alimentation ferme et solide. Ceux-ci, encore faibles, ne peuvent digérer que le lait. C'est pour ces derniers-ci, mes frères, que l'Eglise, par une institution très utile et très louable, a mis en usage les catéchismes, c'est-à-dire des expositions simples et familières des principaux points de la doctrine de notre salut, telle que Dieu nous l'a révélée dans ses Ecritures.

Pour nous, mes frères, nous n'avons pas, à la vérité, parmi nous une charge qui soit particulièrement affectée à cela, et qui n'ait d'autre fonction que de catéchiser ceux qui ont besoin d'être instruits. Mais cela n'empêche pas que les serviteurs de Dieu qui sont dans nos Eglises ne travaillent diligemment à cette bonne œuvre, ils y emploient une partie de leur ministère, et vous voyez que de trois ou quatre

actions³ ils ont toujours accoutumé d'en donner une à l'exposition du Catéchisme. En effet, cette sorte d'exercices est très nécessaire, et ils contribuent sans doute, autant qu'aucun autre, à l'édification du peuple chrétien. Premièrement ils sont utiles pour ceux à qui l'embarras des affaires du siècle présent, et les sollicitudes de cette vie, ne permettent pas de s'occuper avec tout le soin qu'il serait à désirer, à l'étude des saintes lettres, qui sont capables de nous rendre sages à salut. Ensuite, ils servent infiniment aux personnes que leur peu de capacité, ou leur mauvaise éducation, ont laissées dans l'ignorance des mystères de la religion chrétienne. Enfin, c'est principalement pour les enfants des fidèles qu'ils sont destinés. Les pères, à la vérité, sont obligés par la Parole de Dieu à les éléver de bonne heure en sa crainte, et à les instruire en sa connaissance. Mais il est aussi du devoir d'un bon pasteur de cultiver soigneusement ces jeunes plantes, qui sont comme la pépinière de l'Eglise ; de verser dans ces vaisseaux neufs une liqueur douce et agréable dont la bonne odeur s'y conserve éternellement ; enfin de donner à boire à ces enfants nouveau-nés le lait d'intelligence, qui est sans fraude. C'est pour cela que la Providence de Dieu mit au cœur de ces grands hommes, dont elle se servit, du temps de nos Pères, pour rétablir la pureté de l'Evangile, de dresser ce formulaire de Catéchisme qu'ils nous ont laissé, et qui est aujourd'hui dans les mains de tout le peuple fidèle.

C'est de là encore qu'est venu l'ordre que nous observons de vous en expliquer toutes les semaines une section, afin que ces choses vous étant continuellement répétées s'impriment bien profondément dans votre mémoire. Et d'ailleurs aussi, afin que traitant tout du long les matières

³ Prédications. Il faut compter celles qui se faisaient en semaine.

dont il ne nous donne que l'abrégé, nous servions non seulement à l'instruction des faibles, mais même à édifier les plus avancés. Et c'est pour suivre cette sainte coutume que nous recommençons aujourd'hui, sous la bonne conduite de l'Esprit de Dieu, l'exposition du Catéchisme dont il y a huit jours que vous avez entendu expliquer le dernier dimanche. Ainsi le soleil, après avoir fait le tour de son zodiaque, et après en avoir parcouru tous les signes, il remonte au premier d'où il était parti, pour continuer de même jusques à la fin du monde, selon l'éternelle loi que l'Auteur de la nature lui a imposée ; et nous espérons, mes frères, que l'ordre que ce même Dieu a établi dans nos Eglises ne sera pas moins constant ni moins assuré que celui qu'il a marqué dans les cieux au soleil et aux autres astres.

Après avoir offert un court résumé historique de la notion de catéchisme dans l'Eglise primitive, et du ministère des catéchistes en son sein, Daillé poursuit en distinguant les vocations particulières que Dieu adresse aux uns et aux autres, tout en les distinguant de la vocation principale adressée à tous sans aucune distinction de condition.

L'auteur du Catéchisme traite dans cette première section que vous venez d'entendre premièrement de la fin pour laquelle Dieu a créé l'homme, et puis, de son souverain bien ; et en troisième lieu, il nous donne une division du service que nous devons à Dieu.

Pour commencer par le premier point, nous pouvons distinguer diverses fins pour lesquelles les hommes sont mis au monde. Les uns sont nés pour l'étude, les autres pour le travail du corps ; les uns pour les arts, les autres pour les sciences ; les uns pour l'action, les autres pour la

contemplation. Dieu en appelle quelques-uns au gouvernement des Etats, quelques-uns à la conduite de l'Eglise, et quelques-uns encore à vivre dans une condition privée ; Betsaléel et Aholiab pour la construction de son tabernacle, Moïse pour la conduite de son peuple et Aaron pour le service de son autel. Il destine les uns à une chose et les autres à une autre, selon ce que bon lui semble, et selon les dons qu'il leur a départis pour cela.

Mais ce ne sont que des fins particulières dont la diversité est infinie, au lieu qu'il est ici question d'une fin générale, qui soit commune à tous les hommes universellement, et dont personne ne puisse être dispensé, de quelque pays, de quelque sexe et de quelque condition qu'il soit. Par exemple, quand je dis que Dieu nous a mis au monde afin que nous nous employions à faire quelque chose d'honnête, c'est une fin générale, à laquelle tous les hommes sont obligés ; car il n'y a personne qui ne soit tenu de s'occuper à un travail légitime. Dieu ne nous fait pas naître, par manière de dire, les bras croisés, pour croupir toute notre vie dans une honteuseoisiveté.

De même, quand nous disons que l'homme est né pour la société, c'est une fin générale qui ne s'entend pas de quelques personnes seulement, mais qu'il faut étendre à tout le monde, car il n'existe point d'homme qui ne doive contribuer tout ce qui est de son pouvoir pour entretenir l'union que Dieu veut qui soit entre les parties du genre humain ; de sorte que la plupart de ceux qui quittent le monde, sans sujet, pour se retirer dans les déserts et dans les cavernes des rochers doivent plutôt passer pour des monstres et pour des bêtes sauvages dont ils cherchent la compagnie, que pour des hommes dont ils fuient la conversation et la vue. C'est encore de tout le genre humain que nous parlons, quand nous disons que Dieu a créé

l'homme, afin qu'il s'adonne à l'exercice de la vertu, afin qu'en toutes choses il agisse avec jugement et avec modération. De toutes ces fins générales que nous pouvons attribuer à la vie humaine, le Catéchisme demande : Quelle est la principale ? Et il ajoute que c'est la connaissance de Dieu.

Quel est le but principal de la vie humaine ? C'est de connaître Dieu, car il nous a créés.

Or, mes frères, nous pouvons connaître Dieu de deux façons : par la nature et par la grâce, dans la création et dans la rédemption.

Et pour ce qui est de la connaissance que nous pouvons avoir de Dieu par les œuvres de la nature, il ne faut pas douter que quand Dieu créa le premier homme, il ne le fit pour se donner à connaître à lui, par la contemplation de ce magnifique théâtre où il avait mis devant les yeux les merveilles de sa bonté, de sa puissance et de sa sagesse⁴. Et c'était la première pensée que la vue de ce beau jardin où Dieu avait logé Adam lui devait faire naître dans l'esprit.

Car, si lorsque nous entrons dans quelque superbe palais, nous ne saurions nous empêcher de louer l'adresse de l'architecte qui l'a bâti ; et s'il n'y a point d'homme, quelque ignorant qu'il puisse être, qui vînt jamais à s'imaginer que ce fût le hasard qui eût produit un si bel ouvrage, dirons-nous qu'Adam ait cru que le monde se soit fait lui-même, et que la rencontre fortuite de certains atomes ait donné l'être à tant de merveilleuses choses, et la vie à tant de sortes d'animaux ? Ne jugerons-nous pas plutôt qu'un ob-

⁴ La métaphore du monde comme théâtre (des œuvres ou de la gloire de Dieu) est familière sous la plume de Calvin, notamment dans l'*Institution de la religion chrétienne* (voir, dans le texte français de 1560 : I, v, 7 ; I, vi, 2). Calvin parle aussi d'une *boutique excellente de tant de beaux ouvrages de Dieu* (I, v, 4).

jet si admirable lui en fit d'abord reconnaître le Divin Auteur, et que d'un côté la grande diversité des choses qui se présentaient en foule à ses yeux lui donna sujet de penser que celui qui les avait formées devait avoir une puissance infinie, puisque, à moins de cela, il ne lui eût pas été possible de tirer du néant tant de créatures si différentes ? Et que d'autre part, le bel ordre des parties du monde et la juste symétrie de tant de corps si divers, et même contraires ; enfin l'abondance de tout ce qui est nécessaire à la subsistance des membres de ce grand tout, lui firent admirer la sagesse de celui qui avait si bien arrangé toutes ces choses, et qui avait pourvu si libéralement à leurs nécessités ? D'ailleurs aussi il considéra, sans doute, la grande bonté de l'Auteur de l'univers, en ce qu'ayant suffisamment en lui-même de quoi se contenter, étant assez riche de ses propres biens, et n'ayant besoin d'aucune de ses créatures, il avait néanmoins voulu leur communiquer une partie de l'être qu'il possédait tout seul, et le leur conserver par la même vertu qui les avait premièrement créées. C'est ce que l'apôtre S. Paul nous apprend en l'épître aux Romains (1.19-20), quand il dit « que ce qui se peut connaître de Dieu est manifesté aux hommes, et ce qu'il y a d'invisible en lui, à savoir tant sa puissance éternelle, que sa divinité se voient comme à l'œil par la création du monde, étant considérées par ses ouvrages »⁵.

Dieu donc, mes frères, nous a mis dans le monde pour l'y connaître et pour parvenir, par la vue de ses œuvres, à la connaissance de ses vertus et de sa nature, pour remonter, par les effets, à la cause première qui les a produits, et

⁵ L'argument du *Dessein intelligent* mis en avant ici par Daillé n'est pas détaché de l'affirmation d'une Providence à l'œuvre à chaque instant de l'existence de toutes les créatures.

par les ruisseaux, à la source infinie d'où ils découlent⁶. C'est pour cela qu'après avoir créé le monde au commencement, il le conserve depuis tant de siècles par sa puissance et le gouverne par sa Providence. C'est pour cela qu'il fait luire son soleil sur les méchants et sur les bons. C'est pour cela qu'il donne aux uns et aux autres la vie, la respiration, et toutes choses (Ac 14.17). C'est pour cela qu'il ne s'est jamais laissé sans témoignage, nous envoyant du ciel les pluies et les saisons fertiles, et remplissant nos coeurs de nourriture et de joie. C'est pour cela enfin qu'il a fait tous les hommes d'un seul sang, et qu'il a marqué les bornes de leur habitation, afin, dit S. Paul, « qu'ils cherchent le Seigneur et qu'ils tâchent de le trouver, comme en tâtonnant, quoiqu'il ne soit pas fort loin de chacun de nous » (Ac 17.27).

Et il faut bien remarquer ce que l'apôtre dit, qu'ils « cherchent Dieu comme en tâtonnant ». Car il est certain que les hommes, depuis le péché, sont comme des aveugles, qui, quand il s'agit de Dieu et de la religion, ne voient absolument goutte, et qui, par manière de dire, marchent à tâtons en plein midi. J'avoue que la lumière naturelle dicte à la plupart du genre humain qu'il y a un Dieu, et que l'homme est coupable devant lui. Et tous ces sacrifices qui étaient en usage parmi les païens, aussi bien que parmi les Juifs, nous fournissent des preuves de cette vérité. Il y a même eu quelques philosophes qui ont deviné quelque chose de la vertu ; et des peuples tout entiers qui ont cru en l'immortalité de l'âme. Mais la raison ne les a jamais portés au-delà. Et comme leur entendement était

⁶ La filiation avec l'*Institution de la religion chrétienne* de Calvin se retrouve ici encore : « Davantage, par les biens qui distillent du ciel sur nous goutte à goutte, nous sommes conduits comme par petits ruisseaux à la fontaine. » (IRC, I, 1, 1)

corrompu par le péché, sur ces bons fondements ils ont bâti de très mauvaises choses. Les uns, pour apaiser la colère de la divinité, qu'ils semblaient bien qu'ils avaient méritée, ont institué des services et des sacrifices qui étaient de nouveaux péchés, bien loin d'expier les précédents. Les autres, au lieu d'une seule divinité, qui est la vraie, en ont adoré une infinité de fausses, et tous en général se sont écartés de la connaissance pure et sincère de Dieu pour laquelle ils avaient été créés, et se sont misérablement perdus dans leurs raisonnements et dans leurs vaines pensées.

Ainsi, mes frères, vous voyez que l'école de la nature ne suffit pas dans le dérèglement où sont aujourd'hui les facultés de notre âme pour nous faire connaître Dieu de la façon qu'il demande de l'être, et de la sorte qu'il est utile pour notre salut. C'est pourquoi, afin d'avoir une connaissance plus parfaite de Dieu, il faut avoir recours à celui qui est son éternelle Sagesse, et en qui sont cachés tous les trésors de connaissance et d'intelligence. Il faut quitter la création, et le monde, pour considérer l'œuvre de notre rédemption et l'Eglise de Jésus-Christ.

C'est lui qui nous apprendra ces mystères qu'il a apportés du ciel, et qu'il a puisés dans le sein de son Père. C'est lui qui, non seulement nous confirmera tout ce que la raison nous a enseigné de véritable, mais qui, outre cela, nous conduira jusqués dans le cabinet de Dieu, pour nous y faire voir les arrêts que ce Juge souverain a donnés en notre faveur. C'est là qu'il nous découvrira tout le conseil de son Père, l'amour qu'il a porté aux hommes, le don qu'il leur a fait de son Fils, quand il l'a envoyé au monde, afin que qui-conque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. La satisfaction que ce miséricordieux Seigneur a faite pour nos péchés en mourant sur la croix ; et enfin l'accès qu'il a ouvert au trône de la miséricorde de Dieu à

tous ceux qui s'y présentent, avec foi et repentance, et la vie bienheureuse qu'il a acquise aux fidèles. C'est là la connaissance de Dieu dont parle notre Catéchisme, et qui seule nous peut être salutaire.

Car de quoi nous servirait-il d'avoir appris dans la nature qu'il y a un Dieu, si l'Evangile ne nous apprenait qu'il est notre Père ? De quoi nous servirait-il de savoir que ce Dieu est tout-puissant, si le sentiment de nos péchés nous faisait considérer sa puissance comme une armée pour nous perdre ? Que nous servirait de savoir qu'il est juste, si Jésus-Christ ne nous enseignait qu'il a apaisé cette justice que nos crimes avaient irritée ? Quel fruit tirerions-nous de sa bonté, après l'avoir offensée, comme nous avons fait, si nous ne savions que notre Seigneur nous l'a réconciliée, et qu'il lui a donné le moyen de se déployer abondamment sur nous ? Enfin, quel profit nous reviendrait-il de savoir qu'il est infiniment sage, si l'Ecriture ne nous apprenait que cette sagesse a trouvé dans ses trésors une voie assurée pour nous ramener de la mort et de la malédiction éternelle que nous avions méritée ?

C'est de cette connaissance-là, mes frères, que notre Catéchisme dit qu'elle est *la principale fin de la vie humaine*. Et voici la raison qu'il en allègue : c'est, dit-il, que Dieu nous a créés pour être glorifiés en nous ; il est donc bien juste et bien raisonnable que nous consacrons toute notre vie à sa gloire, puisqu'il en est le commencement. Or il n'est pas possible de le glorifier sans le connaître, comme il est impossible de le connaître de la façon que nous venons de dire, sans le glorifier éternellement : et c'est ce que nous avons maintenant à considérer de plus près.

L'Ecriture nous enseigne que Dieu a fait toutes choses pour sa gloire, et que c'est là la dernière fin qu'il s'est pro-

posée en tous ses ouvrages. Et véritablement il n'en a jamais fait aucun qui n'ait publié ses louanges, et qui ne lui ait donné matière de gloire. « Toutes tes œuvres te louent, dit le psalmiste ; les cieux racontent la gloire de Dieu, il n'y a point en eux de langage ni de paroles, et toutefois leur voix est entendue. » « Interroge les bêtes, dit Job, et chacune d'elles te l'enseignera ; oui les oiseaux des cieux, et ils te le déclareront ; demande-le à la terre, et elle te l'apprendra, même les poissons de la mer, tous muets qu'ils sont, te le raconteront. » En un mot, il n'y a point de créature dans le monde, quelque petite et méprisable qu'elle nous paraisse, depuis les cieux jusques aux abîmes, depuis le moindre insecte jusques au plus parfait animal, et depuis l'hysope jusques au cèdre du Liban, en qui ce divin ouvrier n'ait laissé des marques éternelles de sa puissance et de sa bonté, et qui ne contribue tout ce qu'elle a de vie, de mouvement et d'être, à rendre célèbre le Nom de celui qui l'a formée. Dans ce concert mélodieux que l'univers tout entier fait à la gloire de son Créateur, et où les plus muets se font entendre, l'homme seul demeurerait-il sans parole, et le Maître de l'harmonie serait-il sans voix ?⁷ Certes, mes frères, cela ne serait pas raisonnable, et quand il voudrait se taire, les avantages qu'il a par-dessus les autres prêcheront, malgré lui, la gloire de celui dont il les a reçus. En effet, pourquoi pensez-vous qu'il vous ait donné ce corps

⁷ L'homme en tant que maître de l'harmonie se trouvant au centre du concert mélodieux chanté par l'univers tout entier : la métaphore musicale ne se trouve pas sous la plume de Calvin dans l'*Institution*, cependant Calvin conclut l'épitre aux lecteurs qui ouvre *La Forme des Prières et Chants Ecdésiastiques* (Genève, 1542) en invitant les fidèles à chanter les louanges de Dieu : « Et même saint Paul ne parle pas seulement de prier de bouche, mais aussi de chanter. Et à la vérité, nous connaissons par expérience que le chant a grande force et vigueur d'émuvoir et enflammer le cœur des hommes, pour invoquer et louer Dieu d'un zèle plus vêtement et ardent. »

si parfaitement bien composé, ce visage tourné vers le ciel, cette âme intelligente et raisonnable, sinon afin de faire voir en votre personne le chef-d'œuvre de sa main et un ouvrage qui fit admirer son Auteur ? Pourquoi imaginez-vous qu'il vous ait créés à son image, si ce n'est afin qu'en quelque lieu que vous fussiez, il eût un portrait qui acquît de la gloire à son original ? Et pourquoi croyez-vous enfin qu'il vous ait donné l'usage de la parole, et le moyen d'exprimer vos conceptions, ce qu'il a refusé aux autres animaux, si ce n'est afin que vous fussiez leurs interprètes, et que vous pussiez prêter votre langue et vos expressions pour louer votre commun Maître ?

Mais chers frères, si les biens que Dieu nous a donnés dans la nature nous obligent à le glorifier, que dirons-nous de ceux qu'il nous communique dans la grâce ? Si nous avons admiré sa bonté dans les premiers, ne donnerons-nous pas à sa miséricorde et à son amour la gloire que nous leur devons pour les autres ? Notre création et notre conservation sont sans difficulté de très grandes faveurs : mais si nous les comparons avec celles que Dieu nous accorde sous l'Evangile, nous trouverons que ce sont les moindres de ses bienfaits. Car qu'est-ce de nous avoir donné une vie animale, au prix de nous éléver dans les cieux ? Qu'est-ce de nous avoir tirés du néant au prix de nous délivrer de la puissance des enfers ? Et qu'est-ce enfin qui peut entrer en parallèle avec le présent que Dieu nous fait ici de lui-même et de toutes choses en conséquence ? Aussi la rédemption du genre humain est celui de tous les ouvrages de Dieu dont il lui revient le plus de gloire. C'est celui qui fait voir le plus clairement toutes ses propriétés et toutes ses vertus qui rendent son Nom si célèbre. C'est à cause de lui que S. Pierre dit que « nous devons annoncer les vertus de celui qui nous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière »

(1P 2.9). S. Paul pour la même raison dit que nous avons été rachetés à prix, et que par conséquent il est bien raisonnable que « nous glorifions Dieu en nos corps et en nos esprits », puisqu'ils lui appartiennent doublement l'une et l'autre, et par le droit de la création, et principalement par celui de la rédemption. Et d'ailleurs encore il veut que, « soit que nous buvions, soit que nous mangions, nous passions tout pour la gloire de Dieu ». Ainsi, mes frères, vous voyez que c'est avec beaucoup de raison que notre Catéchisme dit que nous sommes obligés de rapporter notre vie à la gloire de Dieu, puisqu'il en est le commencement.

La section qui suit se situe en droite ligne d'écrits huguenots de la fin du XVI^e siècle tels que les Octonaires sur la Vanité et Inconstance du Monde du pasteur et poète français Antoine de Chandieu (1534-1591), poèmes mis en musique par le compositeur contemporain Paschal de l'Estocart. Daillé, grand ami du fondateur et premier secrétaire perpétuel de l'Académie française Valentin Conrart, réformé comme lui, se révèle être un précurseur et un prosateur de tout premier ordre en ce siècle classique qui verra bientôt paraître Bossuet et Bourdaloue.

Passons maintenant à ce qu'il ajoute en second lieu, que c'est en cela que consiste le souverain bien. Il n'y a point d'homme qui ne désire être heureux, de là vient qu'un philosophe dit que le bien n'est autre chose que ce que tout le monde souhaite. En effet, tous les hommes sont d'accord jusque-là. Mais quand il est question de décider en quoi consiste ce bien si ardemment souhaité par tout le monde, et qui est seul capable de faire la félicité de l'homme, c'est alors que paraît une étrange diversité de sentiments. Il y a eu là-dessus pour le moins autant d'opinions que de philosophes ; et c'est une marque bien certaine qu'ils n'ont rencontré le véritable bonheur ni les uns ni les autres, comme en effet la plupart d'entre eux l'ont établi dans des choses ou tout

à fait mauvaises et vicieuses, ou telles pour le moins qu'elles étaient incapables de nous rendre véritablement heureux. Ceux-là sans doute ont été plus raisonnables que les autres qui ont mis la félicité dans l'exercice des actions vertueuses, ou qui l'ont fait consister dans le plaisir de l'âme ; mais comme les premiers ne connaissaient pas la vraie vertu, ni ceux-ci, ce qui est capable de donner un solide contentement à l'esprit, ils n'ont pas au fond mieux réussi que leurs compagnons. C'est en vain, ô hommes, que vous cherchez votre bonheur dans la terre, n'espérez pas de l'y rencontrer jamais. Tout ce qu'elle produit de plus rare et de plus précieux est trop peu de chose pour remplir les désirs d'une âme immortelle comme est la vôtre. Ne voyez-vous pas avec quel chagrin elle possède les biens de ce monde ? Vous souvenez-vous d'avoir jamais rien trouvé ici-bas qui l'ait entièrement satisfaite ? L'avez-vous jamais vue dans une parfaite tranquillité, sans aucune émotion de désir, ou de crainte, ou de douleur ? N'avez-vous pas remarqué qu'elle se lasse de tout et qu'elle a du dégoût un moment après la jouissance, pour les choses qu'elle souhaite avec le plus de passion ? Certainement cette inquiétude de l'esprit humain, cette impatience où il est continuellement, cet amour de choses nouvelles qui le travaillent si fort ; enfin ces souhaits si vastes et si immenses, que rien ne les saurait contenter et qui augmentent au lieu de diminuer, vous devraient bien faire reconnaître qu'il ne trouve pas ici ce qui est capable de le rendre heureux. Et vous pouvez bien juger que ce n'est pas ici son élément, puisqu'il est dans une agitation perpétuelle.

En effet dites-moi, je vous prie, y a-t-il quelque chose dans la terre qui puisse faire votre félicité ? Serait-ce les richesses ? Mais me sauriez-vous me nommer quelqu'un qu'elles aient rendu plus vertueux et plus honnête

homme ? Au contraire, n'en voyons-nous pas tous les jours quantité qu'elles corrompent et qui s'en servent pour entretenir leurs débauches ? Et puis ne voyez-vous pas quelle longue suite de maux elles traînent après elles ? Les procès, les querelles, les envies, les chagrins, les pertes et les soucis. De plus ces richesses n'ont-elles pas des ailes et ne s'envolent-elles pas bien vite de chez nous ? Comment est-ce donc, qu'une chose si peu assurée vous pourrait rendre heureux ? L'appréhension que vous auriez de la perdre ne vous ôterait-elle pas tout le plaisir qu'il y aurait à la posséder ? Sans doute ce qui fait la félicité de l'homme n'est pas un bien que la fortune lui puisse ravir, ni dont la jouissance lui soit incertaine. D'ailleurs, y a-t-il eu jamais personne, quelque riche qu'il ait été, qui se soit contenté de sa fortune ? Mais plutôt ne voyons-nous pas d'ordinaire qu'à mesure que les hommes s'enrichissent, leur avarice s'augmente pareillement, que plus ils en ont, plus ils en veulent avoir. C'est une soif semblable à celle de l'hydropique que le breuvage altère au lieu de désaltérer. Et ne craindriez-vous point que si vous aviez les trésors de ce riche dont vous enviez si fort la condition, ils ne vous fussent contagieux, qu'ils ne vous apportassent sa maladie, et qu'ils ne vous infectassent de son insatiable avidité ? L'homme pour être heureux n'a que faire de tant de biens. Tout ce grand attirail et tout ce long équipage n'est qu'un bagage embarrassant, qui ne sert qu'à la pompe et à la vanité. Pourvu qu'il ait la nourriture et le vêtement il en a assez, et s'il est sage il doit se contenter de ce qui lui peut suffire. C'est ce que la nature nous montre elle-même, elle nous fait entrer tout nus dans le monde et nous en retire au même état, pour nous apprendre que nous avons été assez riches si nous avons eu de quoi nous entretenir pendant notre vie. Tout ce qui est au-delà est superflu, et quelques trésors que

vous ayez dans vos coffres, vous n'en emporterez pas davantage dans le tombeau. « Ne crains point, nous dit le prophète roi David, quand tu verras quelqu'un enrichi et que la gloire de sa maison sera multipliée. Car quand il mourra il n'emportera rien et la gloire ne descendra point après lui. » (Ps 49.18-19) Estimez-vous bien heureux ce riche de la parabole évangélique qui fort satisfait de ses biens se disait à lui-même : « Mon âme, tu as des provisions amassées pour plusieurs années, repose-toi, mange, bois et fais grand-chère. Mais Dieu lui dit : Insensé, en cette même nuit ton âme te sera redemandée, et les choses que tu as assemblées, pour qui seront-elles ? » (Lc 12.19-20) En effet c'est là une marque bien certaine que les richesses ne sont pas proprement ce qui nous rend heureux. Si elles étaient les vrais biens, pourquoi nos âmes n'en jouiraient-elles pas après notre mort, elles qui sont particulièrement alors destinées à la félicité ? Certes ce qui fait le bonheur de l'homme ne doit pas lui être ôté par la mort ; et puisque la meilleure partie de sa personne est immortelle, il faut que ce qui est capable de le rendre heureux pendant sa vie fasse aussi la félicité de son âme après qu'elle est séparée d'avec le corps. Et par conséquent les richesses de la terre ne sont pas les vrais biens, puisque nous les laissons en mourant.

J'en dis autant de toutes les autres choses que le monde admire et après lesquelles il court avec tant de passion, des honneurs, des dignités et des plaisirs [...] S'il y a quelque chose⁸ sur la terre qui nous puisse donner un véritable contentement, c'est sans difficulté l'étude et la connaissance des belles choses, et l'avantage qu'elles ont sur le reste, c'est que la mort ne nous les saurait ôter. Car comme elles ont leur siège dans un sujet immortel, c'est-à-dire dans l'âme,

⁸ Rien dans le texte.

elles s'y conservent, nonobstant sa séparation d'avec le corps. Mais au fond de quoi nous peuvent servir toutes ces belles spéculations, si la connaissance de Dieu, c'est-à-dire le principal, nous manque ? De quoi nous servira de savoir bien discourir du cours du soleil et de celui des astres, du mouvement des cieux, de la nature, des plantes et des animaux, et enfin de bien raisonner sur toutes sortes de sujets, si avec tout cela vous ne vous connaissez pas vous-mêmes ni votre Créateur, si vous ignorez la misère où le péché vous a réduits et la grâce de Jésus-Christ qui vous en délivre ? Disons donc avec notre Catéchisme que le souverain bien de l'homme c'est de connaître Dieu et de le glorifier. Le psalmiste nous l'enseigne, quand il dit que son bien c'est de se tenir attaché à Dieu et d'annoncer ses louanges. Et notre Seigneur nous apprend que cette connaissance-là nous fait participants de la vie éternelle, c'est-à-dire du plus grand de tous les biens : « C'est ici, dit-il parlant à son Père, c'est ici la vie éternelle de te connaître seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ. » (Jn 17.2) En effet, mes frères, cette connaissance a toutes les qualités qui sont nécessaires au souverain bien de l'homme, le plaisir qu'elle donne est pur et spirituel ; il n'est traversé d'aucune douleur, on le goûte sans remords et sans inquiétude, il ne laisse point de chagrin ni de dégoût. Le fonds en est inépuisable et il y a abondamment de quoi contenter tous les hommes du monde. La jouissance en est très assurée, rien n'est capable de nous le ravir, il n'est point sujet à l'empire de la mort et comme il fait tout notre bonheur pendant cette vie, aussi nous rendra-t-il éternellement bienheureux à la sortie de ce monde.

Mais il y a bien davantage, c'est que sans cette connaissance-là, notre auteur dit que la condition des hommes serait plus malheureuse que celle des bêtes. S. Paul dit quelque part que « si

nous n'avions espérance en Dieu que pour cette vie, nous serions les plus malheureux de tous les hommes » (1Co 15.9). Le Catéchisme enchérit par-dessus cette pensée de l'apôtre, et il ne se contente pas de mettre au-dessous des autres hommes ceux qui ne connaissent pas Dieu, il les met plus bas que les brutes mêmes. Et certes si nous comparons les autres animaux avec l'homme, nous trouverons qu'en effet, ôtée la connaissance de Dieu, sa condition est la plus misérable de toutes. Premièrement il vient au monde tout nu, exposé aux injures de l'air, sans avoir ni plume ni fourrure, ni écaille qui l'en garantisse, comme la nature en a couvert la plupart des bêtes. Il naît avec la nécessité de manger son pain à la sueur de son visage, au lieu que la terre fournit libéralement aux autres animaux de quoi les nourrir, sans qu'il soit besoin qu'ils sèment ni ne moissonnent. Il est sujet à une infinité de maladies, que les bêtes ne connaissent pas du tout, ou si elles en ont quelques-unes, la nature est leur médecine, et elle leur apprend elle-même les remèdes. Au lieu qu'il faut que l'homme étudie, non seulement pour savoir ce qui est capable de les guérir, mais même pour connaître quelles sont ses maladies qui sont causées la plupart du temps par l'excès et par les débauches ; car l'homme ne garde ni règle ni mesure dans l'usage des voluptés et des aliments, il s'en remplit sans nécessité et il ne peut commander à sa bouche ni à son ventre, alors que les animaux nous enseignent la tempérance, ils ne boivent que pour la soif, ils ne mangent que pour la faim, et ils n'usent des plaisirs que pour la nécessité. De plus les bêtes vivent contentes du présent, sans regret du passé et sans appréhension pour l'avenir, exemptes d'inquiétudes et de soucis. L'homme seul est plein de chagrin, il pense toujours à l'avenir, il travaille après un bien, ou qu'il ne rencontre jamais, ou qu'il méprise

quand il l'a trouvé, ou qu'il conserve, enfin, avec des craintes et des frayeurs continues. Cette raison même qui lui a été donnée comme un très grand avantage est ce qui fait son plus grand malheur, elle ne sert qu'à lui donner de la peine, elle est ingénieuse à le tourmenter, elle est toujours en proie à une infinité de passions, la plupart du temps contraires les unes aux autres, qui ne lui donnent jamais de repos et qui le déchirent en mille pièces. Et pour comble de misère, c'est qu'au lieu que l'âme des bêtes meurt avec le corps, et n'est point sujette après la vie à rendre compte de ce qu'elle a fait ici-bas en bien ou en mal, celle des hommes qui ne connaissent point Dieu est à la vérité immortelle, mais elle ne l'est qu'afin de pouvoir souffrir éternellement les supplices qu'elle a mérités. Jugez donc si notre Catéchisme n'a pas raison de dire que sans la connaissance de Dieu notre condition serait plus misérable que celle des bêtes, et qu'il n'y a point de plus grand malheur que de ne pas vivre selon Dieu.

Non, mes frères, il n'y a point ici de milieu entre le souverain bien et l'extrême misère, entre la félicité éternelle et la dernière infortune. Il faut soit être bienheureux en connaissant Dieu, soit plus misérable que les animaux sans raison, en ne le connaissant pas. Voyez donc là-dessus quel parti vous voulez prendre, et laquelle de ces deux conditions vous voulez choisir, un bonheur immortel ou une mort éternelle, en un mot le paradis ou l'enfer. Si la honte de vous voir au-dessous des bêtes vous fait embrasser le premier parti, il faut que vous sachiez que la connaissance de Dieu qui vous met dans cet état bienheureux n'est pas une spéculation nue de l'essence de Dieu et de ses propriétés ou une simple théorie de ce que la nature et sa Parole nous enseignent de lui. Mais une science qui se réduit en

pratique et qui nous fait connaître Dieu, comme dit notre auteur, *afin de l'honorer*. En effet, cette première connaissance, bien loin de nous rendre parfaitement heureux ne ferait qu'augmenter notre misère, elle ajouterait l'ingratitude à nos autres péchés, parce que connaissant Dieu et sachant quelle est l'excellence de sa nature, et combien les grâces que nous avons reçues de lui sont grandes et en nombre et en qualité, néanmoins nous ne lui rendrions pas le service et l'honneur que nous lui devons par tant de raisons. Ainsi nous serions doublement coupables, notre science ne servirait qu'à aggraver notre crime, et nous tomberions dans un état semblable à celui de ces païens dont parle l'apôtre, « qui se sont rendus inexcusables devant Dieu, parce que l'ayant connu, ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu, et qu'ils ne lui ont pas rendu grâces » (Rm 1.21). Afin donc d'éviter un si grand malheur, apprenons de notre Catechisme *quel est cet honneur et ce service que Dieu nous demande*.

Il le fait consister en quatre points : en la foi, en l'obéissance, en l'invocation et en l'action de grâces.

Le premier point, dit-il, c'est de mettre toute notre confiance en Dieu, c'est-à-dire, de nous confier entièrement en sa bonté, en sa puissance et en sa miséricorde. Et remarquez qu'il ne dit pas simplement qu'il faut avoir sa confiance en Dieu, mais qu'il faut l'y mettre tout entière, parce que plus nous témoignons de confiance en Dieu, plus aussi nous l'honorons. En effet si tout honneur appartient à Dieu, nous ne saurions tant soit peu nous défier de lui, que nous ne lui ravissions une partie de l'honneur qui lui est dû. Que ceux-là donc qui mettent une partie de leur confiance dans les créatures, et qui fondent leurs espérances et leur appui sur tout autre que Dieu, sachent qu'ils lui dérobent pour le moins un rayon de sa gloire, qu'ils se rendent coupables d'un sacrilège épouvantable, et qu'au fond ils se reposent

sur un roseau brisé, qui bien loin de les soutenir leur percera la main et les blessera. « Maudit est, dit le prophète Jérémie, celui qui se confie en l'homme et qui de la chair fait son bras, et dont le cœur se retire arrière de l'Éternel. » (Ps 17.9) Et le psalmiste, de même : « Ne vous assurez point sur les principaux d'entre le peuple, ni sur aucun des fils des hommes ; ce n'est point à eux qu'il appartient de délivrer, leur esprit s'en va et l'homme retourne en la terre, et en ce jour-là ses plus clairs desseins périssent. Mais bienheureux est celui à qui le Dieu de Jacob est en aide et dont l'attente est à l'Éternel son Dieu. » (Ps 146.3-4) Cette confiance, mes frères, que Dieu nous demande, comprend particulièrement la foi que nous devons ajouter à sa Parole et aux promesses qu'il nous y a faites. Cette confiance, mes frères, que Dieu nous demande, comprend particulièrement la foi que nous devons ajouter à sa Parole et aux promesses qu'il nous y a faites. Cette foi par laquelle nous recevons avec une entière et pleine assurance les mystères qui sont contenus dans les Ecritures. Cette foi par laquelle nous embrassons fermement Jésus-Christ notre Rédempteur et la doctrine de notre salut qu'il nous a révélée, et dont les principaux articles sont compris dans le Symbole des apôtres que le Catéchisme explique dans les sections suivantes. Voilà donc le premier point du service que nous devons à Dieu.

Le second, dit notre auteur, est que nous le servions en obéissant à sa volonté. Dieu, mes frères, ne veut pas être servi selon la fantaisie des hommes, mais selon ses ordres. Il veut que nous fassions, non pas ce que notre imagination nous suggère, mais ce que sa volonté nous commande. « C'est en vain, dit-il, que ce peuple m'honore de ses lèvres, tandis qu'il enseigne des doctrines qui ne sont que des command-

déments d'hommes. » (Mt 15.9) Et vous voyez qu'il reprend fort sévèrement Saül par la bouche de Samuel, de ce qu'il avait violé ses ordres, sous prétexte de mettre à part des victimes pour lui être sacrifiées : « L'Eternel, dit-il, prend-il plaisir aux sacrifices comme il fait à l'obéissance qu'on rend à sa Parole ? Voici, l'obéissance lui est plus agréable que les holocaustes et se rendre attentif vaut mieux que la graisse des moutons. » (1S 15.22) Et certes, puisque Dieu ne nous ordonne rien qui soit juste, saint et raisonnable, ne faut-il pas que toutes nos pensées soient emmenées captives sous son obéissance ? Que non seulement nous disions avec le peuple d'Israël : « Nous ferons tout ce que l'Eternel a dit » (Ex 19.8) ; mais que même nous soyons toujours prêts à imiter l'exemple du fidèle Abraham, qui ayant reçu le commandement d'immoler son fils, n'hésita point là-dessus, et se mit immédiatement en devoir de l'exécuter.

Après l'obéissance, notre Catéchisme ajoute *l'invocation par laquelle*, dit-il, nous recourons à Dieu dans nos nécessités attendant de lui notre salut et notre bien. Le péché a assujetti les hommes à une infinité de misères et d'incommodités, à la pauvreté, aux maladies et à la souffrance. Et outre ces maux qui sont communs à tout le genre humain, la confession⁹ de l'Evangile en attire encore beaucoup d'autres sur les fidèles, qui leur sont particuliers. Parmi tant de périls, chers frères, à qui pourrions-nous mieux nous adresser qu'à Dieu ? Irions-nous à d'autres qu'à lui ? Il a les remèdes de tous nos maux, il a une puissance infinie pour nous délivrer de tous les dangers qui nous environnent et qui nous menacent, et il n'a pas moins de bonté pour le vouloir que de force pour l'exécuter. Il nous commande même d'avoir

⁹ Profession dans le texte.

recours à lui par nos prières et il nous promet de les exaucer : « Invoque-moi, dit-il, au jour de ton affliction et je t'en retirerai et tu m'en glorifieras. » (Ps 50.15) Et David dit que « les yeux de l'Éternel sont sur les justes, et que ses oreilles sont attentives à leurs plaintes » (Ps 34.16). « Quand les justes prient, ajoute-t-il, l'Éternel les exauce et il les délivre de toutes leurs angoisses » (v. 18). Il ne s'est pas même contenté de nous laisser un commandement de le prier, il a voulu de plus nous apprendre la manière de le faire comme il faut, et nous enseigner quelles sont les choses qu'il lui plaira que nous lui demandions, de peur qu'il ne nous arrive de faire des demandes qui méritent d'être rejetées. C'est pour cela que notre Seigneur Jésus-Christ nous a donné l'oraison que nous appelons dominicale, qui contient l'abrégié de tout ce que nous pouvons raisonnablement désirer de Dieu, et qui est comme un modèle très achevé sur lequel les chrétiens doivent former leurs prières.

Enfin, notre Catéchisme vient à la dernière partie du service divin, c'est, dit-il, que nous reconnaissions de bouche et de cœur que tout bien procède de Dieu seul. Et certes après avoir reçu tant de faveurs de sa main libérale, après l'avoir trouvé propice à nos prières, et après avoir obtenu de sa bonté l'assistance qui nous était nécessaire, n'est-il pas bien juste, mes frères, que nous lui en rendions nos actions de grâces ; que nous publiions partout les louanges de notre Bienfaiteur, et que notre langue et notre bouche s'emploient à le glorifier ? Mais remarquez qu'ici Dieu nous demande principalement le cœur. Il veut que notre reconnaissance soit franche et sincère, qu'elle ne soit pas seulement sur les lèvres, qu'elle parte du cœur et des affections, et que nos paroles expriment fidèlement les sentiments¹⁰ de notre âme. C'est là tout

¹⁰ Ressentiments dans le texte.

ce que Dieu désire de nous. Et pour tant de biens qu'il verse sur nous à pleines mains, si l'on peut dire, il ne nous oblige qu'à confesser que nous les avons reçus de lui. Certes, c'est fort peu de choses, mais au fond, que pourrions-nous lui donner davantage, pauvres et nus et misérables que nous sommes ? Qu'est-ce qu'un ver de terre pourrait présenter au Monarque du monde ? « Que rendrai-je à l'Eternel, dit le psalmiste, tous ses biens sont sur moi. » Mais pour le moins offrons-lui ce que nous pouvons : « Présentons-lui à jamais par Jésus-Christ des sacrifices de louanges, c'est-à-dire le fruit de nos lèvres qui confessent son saint Nom. » (Hé 13.15) Disons avec David : « Je prendrai la coupe de délivrance et j'invoquerai le Nom de l'Eternel, je rendrai à Dieu mes vœux devant tout son peuple, je lui sacrifierai des sacrifices d'actions de grâces. Je louerai son Nom par des cantiques, et je le magnifierai par des louanges solennelles. » (Ps 116.13-14 et 17-18)

Ce sont là les quatre parties de l'honneur que nous devons à Dieu. Chers frères, employons-nous diligemment à les lui rendre. Pensons que c'est pour cela qu'il nous a mis au monde, qu'il nous a fait naître pour l'y glorifier et pour l'y servir, et que notre souverain bonheur ne consiste qu'à le connaître. Mais qu'il y a peu de personnes qui pensent sérieusement à cette principale fin de la vie humaine ! Que le nombre est petit de ceux qui s'y emploient et ne jugeraient pas à voir la plupart du monde et leurs occupations, qu'ils sont nés pour tout autre chose que pour connaître Dieu ? Certes s'il est permis de prendre ici l'événement pour la fin, et si l'on peut dire qu'un homme est né pour les choses où il consume sa vie, nous ne trouverons presque personne de qui l'on puisse dire avec vérité qu'il est au monde pour honorer Dieu. Les uns vivent comme s'ils n'étaient ici-bas que pour entasser trésors sur trésors

et richesses sur richesses. Les autres comme si Dieu ne les avait mis sur la terre que pour y manger et pour boire. Ceux-ci comme s'ils avaient été destinés pour courir éternellement après le vent, et la fumée des grandeurs du monde. Ceux-là se plongent dans les voluptés et dans les délices du siècle, comme si c'était la fin pour laquelle Dieu les avait fait naître. En un mot, ils travaillent tous après des choses ou vaines, ou mauvaises.

Pour vous, fidèles, qui êtes instruits dans l'école de Dieu, qui y avez appris ce que ni le monde ni la philosophie ne peuvent vous enseigner, et qui savez que votre félicité n'est pas dans l'or ou dans les honneurs ou dans les plaisirs de la terre, mais dans la connaissance et dans le service de Dieu, vivez de telle sorte qu'il paraisse que vous êtes véritablement persuadés de cette doctrine. Avancez-vous de plus en plus dans cette divine science qui seule est capable de vous rendre heureux. Qu'il ne se passe point de jour sans que vous y fassiez quelques progrès. Donnez au moins à l'étude de Dieu le temps que les affaires de la vie présente vous laisseront de reste. Mais employez à l'honorer tous les moments que sa bonté vous permettra de vivre dans le monde, mettant toute votre confiance en lui, obéissant fidèlement à ce qu'il vous commande en sa Parole et en sa loi, l'invoquant avec assurance dans vos nécessités, et lui rendant enfin soigneusement vos remerciements et vos actions de grâces. Comme à lui Père, Fils et Saint-Esprit, seul vrai Dieu béni éternellement, appartient toute gloire, tout honneur et toute louange aux siècles des siècles.

Ainsi soit-il.

Prière finale

Dieu tout-puissant, Père céleste, nous voici encore abattus devant le trône de ta majesté souveraine, pour te remercier très humblement de la faveur que tu viens de nous faire de proposer ta parole à ton peuple. Ne permets pas, Seigneur, qu'elle ne soit qu'un son vain et inutile, qui ait résonné sans fruit au dehors de nos sens ; mais plutôt donne-nous d'en bien faire notre profit. Imprime pour cet effet profondément en nos cœurs et en notre mémoire les enseignements que tu viens de nous adresser. Que nous ayons continuellement devant les yeux la fin pour laquelle tu nous as mis au monde, afin que cette méditation nous détourne de la vanité, où la plupart du monde perd misérablement son temps. Que reconnaissant quelle est l'inconstance et la fragilité des choses de ce monde, quelle est la brièveté et la misère de cette vie mortelle et périssable que nous menons sur la terre, nous en détachions de bonne heure toutes nos pensées et tous nos désirs pour les enracer dans l'espérance de cette autre bienheureuse, immortelle et céleste dont tu nous as donné de si glorieuses promesses en ta sainte Parole.

Et puisque cette vie éternelle n'est autre chose que de te connaître seul vrai Dieu et celui que tu as envoyé Jésus-Christ, donne-nous de nous employer sérieusement à cette connaissance divine, sans laquelle tout le reste n'est que folie. Que laissant là toute autre étude, nous appliquions tout ce que tu nous as donné de lumière à te connaître, et dans les œuvres de la nature et principalement dans celles de la grâce et dans la rédemption que tu nous as acquise par la mort de ton Fils. Que ce soit là notre plus grande occupation, puisque c'est la principale fin de notre vie, afin qu'après t'avoir servi et honoré ici-bas, après avoir mis

notre confiance en toi, après t'avoir invoqué dans nos maux, et après avoir reçu ton secours en temps opportun, nous t'en rendions dès cette vie nos actions de grâces, jusqués à ce que nous puissions t'en glorifier dans les cieux en la compagnie des anges et des esprits consacrés.

Ainsi soit-il.

Sermon de Jean Calvin sur Ephésiens 6.18-19¹

Priant en toute sorte de prière et requête en tout temps en esprit, et veillant à cela avec toute persévérance et requête pour tous les saints, et pour moi, afin que parole me soit donnée à bouche ouverte en hardiesse, afin de notifier le secret de l'Evangile.

Dieu nous exhorte à le prier

Plusieurs pensant avoir bien profité en la foi, ne savent néanmoins ce que c'est de prier : ils se contentent quand ils voient quelque danger apparent, de dire : « Dieu nous aidera », et cependant n'ont point de recours à lui. Or telles gens ne savent ce que valent toutes les promesses qui nous sont données. Car Dieu ne prononce pas simplement qu'il aura soin de nous, qu'il nous subviendra en toute nécessité, mais il nous convie à soi et nous exhorte aussi à le prier. L'un donc ne peut être séparé de l'autre, c'est que si nous avons confiance dans les promesses de Dieu et que nous les ayons bien enracinées en nos cœurs, que nous serons incités à recourir à notre Dieu, et la foi nous exercera à prières et oraisons. Et voilà pourquoi saint Paul nous ayant déclaré que le glaive dont il nous faut servir pour combattre Satan est la Parole de Dieu, le bouclier est la foi, ajoute que nous devons batailler avec prières et oraisons. Nous voyons donc que ce sont choses inséparables, et d'autant que nous sommes avancés en la foi, que nous ayons un zèle ardent d'invoquer notre Dieu, et de reconnaître et

¹ CO 51, 835-848. Sous-titres ajoutés.

confesser que notre salut se trouve en sa main, et que nous attendons tout bien de lui.

Et parce que nous sommes si lâches en cet endroit, il met deux mots, *prières et oraisons*, pour mieux exprimer qu'il n'y faut point aller froidelement, ni comme par acquit ou corvée, mais que nous devons être touchés au vif, afin de continuer, comme il ajoutera tantôt après, et d'avoir une droite persévérence, sans jamais nous lasser. Il est vrai que Dieu nous dit bien par son prophète Esaïe qu'avant que nous ayons crié, il nous exaucera, avant que nous ayons la bouche ouverte, il a la main appareillée pour nous secourir, mais ce n'est pas pour nous rendre lâches et afin que nous l'attendions la gueule bée², comme on dit, mais c'est pour montrer qu'il ne nous laissera point languir quand nous l'aurons invoqué, comme s'il était paresseux à nous aider, et même il nous prévient³, comme nous l'expérimenton. Mais cependant il veut que nous donnions une vraie épreuve de notre foi en le priant, car voilà comme nous montrerons en vérité que ses promesses ont eu vigueur en nous et que nous y espérons, c'est que dès que nous serons sollicités de quelque affliction et fâcherie, que nous allions droit à lui et que nous déchargeions là nos cœurs, comme il en est parlé en l'autre passage.

Nous voyons donc maintenant comment il nous faut faire valoir la Parole de Dieu, par laquelle nous sommes certains que jamais il ne nous décevra, à savoir quand nous chercherons en lui ce qu'il affirme que nous y trouverons. Et ainsi les prières que nous faisons sont comme les clés pour nous faire parvenir aux trésors que Dieu nous réserve et qu'il ne nous veut point épargner. Il faut donc que nous ayons cette ouverture, à savoir en le priant. Or encore saint Paul ne se contente point de dire qu'il nous faut ajouter à la foi requêtes et suppliques à notre Dieu, mais il dit, *voire toute prière*. Comme s'il

² Dans une attitude de passivité.

³ Devance.

disait qu'en tout et par tout, en choses grandes et petites, en toutes nos affaires, quelles qu'elles soient, qu'il faut que nous ayons cette adresse. Car il pourrait advenir que nous invoquerions Dieu seulement quand il nous en souviendrait, ou bien quand nous aurions en main je ne sais quoi d'importance, mais saint Paul veut qu'en tout et par tout, comme j'ai dit, nous fassions hommage à Dieu, affirmant que nous ne pouvons avoir aucun bien que de lui et de sa pure libéralité. Voilà donc ce qu'implique ce mot de *tout*. Et de fait, nous voyons comme notre Seigneur prend la charge de toute notre vie à cette condition que nous requérions de lui les choses les plus viles, et dont même nous n'oserions requérir un ami qui serait notre pareil et compagnon, il veut être requis de cela. Car sous ce mot : « Qu'il nous donne notre pain quotidien », il est certain qu'il comprend tout ce qui appartient à notre vie. Hélas ! combien avons-nous de petites nécessités que nous aurions honte de déclarer même à ceux qui seraient inférieurs à nous ? Et Dieu s'abaisse jusque-là, qu'il veut avoir soin de nos personnes, qui ne sont que pauvres charognes et pourriture, si bien qu'il ne veut point que nous fassions difficulté de lui demander ce qui nous est nécessaire et propre. Puisqu'il en est ainsi, retenons bien ce mot de saint Paul, à savoir que nous priions notre Dieu pour toutes les choses qui nous font défaut, sachant qu'il se veut mêler de nous de telle sorte que rien ne lui échappe, par manière de dire.

Il faut prier en esprit

Or notamment il dit *qu'il faut prier en tout temps et en esprit*. Quand il dit en esprit, c'est bien pour exclure toute hypocrisie, comme nous savons que la plupart des gens barbottent assez quand il faut venir à Dieu, mais il n'y a que les lèvres qui fassent leur office ou le bout de la langue. Or ce n'est pas ainsi que Dieu veut être prié et invoqué, il n'approuvera point telles

oraisons, mais plutôt **les** aura **en** abomination, parce que nous faisons une fausse couverture **de** lui quand nous le prions si sottement, et cela est une espèce de sacrilège. Car quand nous pensons être exaucés de Dieu par notre babil, et que cependant le cœur est amorti, et que nos oraisons ne procèdent point d'une affection droite et véhémente, nous faisons Dieu comme une idole ou comme un petit enfant, et c'est faire une trop grande injure à sa majesté : bref, nous le transfigurons à notre fantaisie. Il faut donc bien que nos prières ne se fassent point seulement de bouche, mais qu'elles viennent du profond du cœur. Au reste, parce que nous n'avons point aussi cela de notre vertu, il faut que le Saint-Esprit y besogne. Et voilà pourquoi on pourrait prendre ce mot d'esprit, c'est que nous demandions à Dieu qu'il nous gouverne en telle sorte et qu'il nous touche à bon escient, afin que nous le priions comme il faut et qu'il ait aussi nos oraisons agréables, reconnaissant là les marques de son Saint-Esprit. Car il nous doit toujours souvenir de ce qui est dit en l'épître aux Romains, que nous ne savons ce que c'est de prier quant à nous, c'est une chose qui surmonte tous nos sens, et les plus habiles défaillent en cet endroit, comme il y en a beaucoup qui s'imaginent qu'ils savent parfaitement ce que c'est de prier Dieu. Or toute cette opinion-là ne sera que pour nous fermer la porte, sinon qu'après avoir connu nos défauts et infirmités, nous venions droit au remède, comme saint Paul dit que c'est l'Esprit de Dieu qui nous pousse à des gémissements inénarrables qui ne se peuvent exprimer, et que sans cela nous ne saurions prononcer seulement ce mot de Père, comme aussi il en parle aux Galates, que nous pouvons ouvrir la bouche pour invoquer Dieu franchement, quand l'Esprit crie en nous, comme cela est recité en l'autre passage. Ainsi donc il est bien certain que jamais nous ne serons bien disposés à prier Dieu, sinon qu'il nous y gouverne par son Saint-Esprit.

Au reste, l'intention de saint Paul est, comme déjà nous avons déclaré, d'exclure toute fiction, et que nous ne pensions point gagner notre cause envers Dieu par cérémonies, et quand nous ferons beaucoup d'agios⁴, comme on dit, que nous userons de longues prières et que nous ferons de grands circuits, mais il faut que l'Esprit y domine. C'est pourquoi en premier lieu, que nous soyons touchés en telle sorte que l'Esprit nous soit maître et docteur, et qu'il nous dicte ce que nous avons à mettre en avant pour invoquer notre Dieu, et puis, que nos oraisons procèdent du fond du cœur, et que nous pratiquions ce qui est dit au Psaume, qu'il nous faut requérir notre Dieu en vérité, car il est dit qu'il n'est proche sinon de ceux qui ont cette qualité-là. Et ce n'est point sans cause qu'une telle exception est mise, car, comme déjà nous avons déclaré, nous sommes tant enclins à subterfuges qu'il nous semble que Dieu se doive assujettir à nous et à notre nature, or c'est tout le contraire. Ainsi donc, Dieu voyant que les hommes abusent ainsi de son nom, et qu'ils font des prières à leur gré, c'est-à-dire qui sont enveloppées d'hypocrisie et de mensonge, et qu'il n'y a nulle rondeur ni intégrité, notamment il dit qu'il ne faut point que nous espérions être exaucés de lui, obtenir rien qui soit, sinon que nos prières soient réglées à une droiture, c'est-à-dire, que nous priions avec une affection cordiale.

Il faut prier en tout temps

Voilà ce que nous avons à retenir de ce mot de saint Paul, comme quand il dit : *constamment et avec toute persévérande*, c'est pour mieux exprimer qu'il n'y a jamais temps qui ne soit opportun pour invoquer Dieu. Et pour cette cause ceci est ajouté, parce que nous ne demandons que de nous exempter

⁴ De réverences, de façons, de politesses.

de notre Dieu. Et c'est en cela qu'on peut bien connaître combien nos esprits sont imparfaits, et combien nous sommes dépourvus de sens et de raison. Car tout notre bien consiste en ce que nous puissions avoir accès à notre Dieu, et que nous lui demandions secours, bref, que nous soyons proches de lui, et que nous soyons assurés qu'aussi il a égard à nous, et qu'il aura soin de notre salut. Et de fait qui est celui qui ne désire être exaucé ? Toutefois quand nous devons prier Dieu, il semble qu'on nous y traîne quasi par force, et nous y devrions être ravis, comme je l'ai déjà montré. Or ce vice a besoin d'être corrigé, à savoir notre lâcheté et froidure, de ce que nous ne prions jamais Dieu sinon quand nous y sommes contraints. Saint Paul déclare qu'il ne faut pas que nous attendions la nécessité extrême, mais qu'en tout temps nous sachions qu'il y a opportunité de venir à Dieu. Il est vrai que selon que nous sommes piqués, il faut que nous marchions plus vite, comme il est certain que par les afflictions et plusieurs troubles que Dieu nous envoie, nous sommes comme aiguillonnés. Comme si un âne ne veut aller, il faudra qu'on ait le bâton sur son dos, ainsi il faut que Dieu nous attire à soi quasi par violence, voyant que nous n'y venons point de notre bon gré. Mais il faut que chacun s'exhorde soi-même, encore qu'il n'y ait point de nécessité urgente qui nous presse. Bref, en temps de prospérité et en affliction nous avons à prier notre Dieu. Voilà donc ce qu'implique ce mot de *tout temps*.

Il faut être vigilant dans la prière

Or là-dessus saint Paul dit *qu'il nous faut être vigilants en cela, voire avec toute assiduité de prier pour tous les saints*. Disant qu'il nous faut être vigilants, il touche le vice auquel nous sommes enclins, voire entièrement adonnés, c'est que nous sommes endormis quand il est question de prier Dieu et que nous avons besoin de nous réveiller. A cause donc de notre pesanteur et

paresse, il nous est commandé d'être vigilants et d'être toujours comme au guet, afin de ne point laisser passer les occasions, et aussi de toujours revenir à prier Dieu. Or nul n'est si parfait qu'il n'expérimente ce mal en sa personne, c'est quand nous devons prier Dieu, qu'il nous viendra beaucoup de choses à la traverse⁵, qui seront pour nous faire extravaguer ; nous serons tous ébahis qu'au lieu de continuer à bon escient, notre mémoire s'évanouira ça et là. Voyant donc que nous sommes si volages, que nos sens s'écoulent et qu'il y a une telle difficulté à nous retenir, d'autant plus nous faut-il être vigilants, afin de nous ramener au bon chemin quand nous en aurons décliné. Et puis n'attendons pas encore que le diable ait gagné cela sur nous, de nous distraire de nos prières et oraisons, et du fil continual, et de la constance qui y doit être, mais que nous soyons comme enserrés quand nous prions, que nous soyons là comme attachés, c'est-à-dire que tous nos sens soient attentifs à ce que nous aurons à faire. Comme les païens même quand il a été question de sacrifier à leurs idoles ont eu ce proverbe : « Ne fais que cela alors que tu dois adorer Dieu, que tu sois là entièrement occupé et tellement retenu, que tu ne penses à autre chose. » Si Dieu leur a arraché une telle confession, que devons-nous faire quand nous offrons à Dieu le sacrifice souverain qu'il demande et qu'il approuve, c'est que nous confessions que nous tenons tout bien de lui ? Faut-il que nous mêlions là nos vanités et que l'oraison ne soit qu'une forme d'acquit ? Ainsi donc cette vigilance dont parle saint Paul est bien requise, à cause de la fragilité de nos esprits, et même que nous sommes si volages que c'est une horreur. Puisqu'il en est ainsi, que nous apprenions d'appliquer toutes nos études quand il nous faut préparer à invoquer Dieu, que nous retranchions tout ce qui nous en pourrait divertir, que nos esprits ne soient point entortillés en autres sollicitudes ni affections, mais que nous venions là comme ayant rompu tous

⁵ Pour faire brusquement obstacle.

liens. Voilà pourquoi il est parlé de nous éléver en nos prières et oraisons. Il est vrai qu'en nous présentant à Dieu, il nous y faut bien venir avec humilité, mais il faut aussi que nous élévions nos cœurs tellement que nous soyons là comme en la présence de notre Dieu. Voilà, dis-je, ce qu'implique cette diligence.

Il faut prier avec assiduité

Or il est dit encore : *avec toute assiduité*, qui est pour toujours nous montrer que si nous voulons être bien disposés à prier, il ne nous faut point y aller lâchement, et même si nous suivons ce que notre nature nous montrera, que nous serons bien loin d'approcher de notre Dieu. Il faut donc que chacun s'efforce. Car quand saint Paul parle ainsi, c'est autant comme s'il disait : « Mes amis, vous trouverez en vous une telle froidure, que jamais vous ne priez Dieu, et même jamais vous n'aspirez à le prier qu'en faisant force à vous-mêmes et vous sollicitant, car toujours le diable vous éblouira les yeux, afin que vous ne connaissiez pas la nécessité que vous avez de prier Dieu. » Et si vous demeurez endormis, cela sera cause que votre Dieu vous délaissera, voyant que vous êtes si ingrats de mépriser ses bénéfices et ne lui en faire aucun hommage, et même que vous ne connaissez pas que c'est de lui que tout votre bien procède. Car nous profanons comme vilains les biens que Dieu nous élargit, sinon que nous sachions que nous les tenons de sa main, voire en lui demandant ce qu'il nous faut, et puis en lui rendant louange de ce que déjà nous avons reçu. Ainsi donc, que nous apprenions d'être tellement vigilants que ce soit avec toute assiduité. Or en cela nous comprenons la persévérance, que ce n'est point assez d'avoir prié

Dieu par bouffées⁶, comme on dit, mais qu'il nous faut continuer, voire en deux sortes. Car premièrement, quand nous aurons aujourd'hui prié, et soir et matin, et à chaque heure, il faut que nous poursuivions, et que jamais nous ne déclinions de ce train-là, pendant que nous vivrons. Car il faut que notre foi s'exerce, comme nous avons dit, or le moyen de l'exercer, c'est celui-ci. Il y a une autre façon encore de persévéérer, c'est que quand nous aurons requis notre Dieu qu'il nous aide en ceci et en cela, que nous réitérions les mêmes supplications, non pas deux ni trois fois, mais quand nous aurons besoin, de cent, et de mille. Par exemple, bien que Dieu ait déclaré qu'il nous subviendra avant que nous ayons la bouche ouverte, toutefois il ne le montre pas en évidence. Il ne faut point donc jamais être fâchés en attendant l'assistance de Dieu, et aussi il n'est pas bon que nous soyons exaucés selon nos appétits, parce que Dieu sait ce qui nous est propre et utile. Ainsi donc, il faut qu'il nous gouverne à sa volonté. Mais, comme j'ai dit, quand nous le prierons à sa façon et à sa guise, il affirme que nous obtiendrons de lui toutes nos requêtes avant que nous les ayons exprimées de bouche.

Cependant il nous tiendra là quelquefois comme le bec dans l'eau, en sorte qu'il semblera qu'il dorme tandis que nous l'invoquons, et qu'il nous ait tourné le dos. Pour cette cause donc la persévérence est requise, quand nous aurons quelque mal qui nous presse, si nous voulons chercher le soulagement en Dieu, que ce ne soit point pour un coup, mais que nous y retournions, et que nous soyons, par manière de dire, importuns, comme aussi notre Seigneur Jésus nous propose la similitude de cette veuve qui avait affaire à un juge qui était un homme sans crainte de Dieu et sans honte aucune, néanmoins elle obtint ce qu'elle demandait, voire par importunité. Ainsi nous en faut-il faire, c'est que nous soyons importuns envers notre Dieu, non pas, comme j'ai dit, qu'il soit tardif à nous

⁶ Par intervalles irréguliers, par à-coups.

secourir, mais parce qu'il veut éprouver la constance de notre foi. Car ceux qui viendront à lui, et s'ils ne sont aussitôt allé-gés, que pour cela ils se dépitent et se fâchent, ceux-là ne prient point Dieu, mais ils le somment, par manière de dire, afin qu'il se range à leurs appétits. Or il faut que nous restreignions toutes nos passions et nos désirs à la bonne volonté de Dieu, tellement qu'en le priant qu'il se hâte, nous soyons néanmoins patients, et que nous différons du jour au lendemain, et tant qu'il lui plaira. Voilà donc comme il nous faut persister en prières et oraisons, en telle sorte que nous priions aujourd'hui pour les nécessités qui nous pressent, et demain pour les autres qui nous pourront advenir, et ainsi chacun jour que nous ayons les prières ordinaires. Et outre cela encore, quand Dieu ne nous voudra point délivrer aussi tôt que nous voudrions bien, que nous ne laissions pas de réitérer les mêmes requêtes, jusqu'à ce que nous ayons senti ce que nous aurons profité, et qu'il nous ait montré l'effet de ce qu'il nous a promis.

Il faut prier pour tous les saints

Or d'autant qu'il nous est si difficile d'être poussés pour bien prier Dieu, saint Paul nous propose ici hors de nos personnes ce qui nous y doit induire, à savoir, que nous ne sommes pas tenus et obligés tant seulement de prier Dieu pour nous, c'est-à-dire chacun pour soi, mais que nous devons aussi avoir soin de nos prochains, et nous doivent être recommandés. Il est vrai que sans que nous sortions de nous-mêmes, si nous avions bien sondé nos misères, et tant de fautes qui sont en nous, et puis le besoin que nous avons d'être secourus de Dieu, il y aurait bien assez pour nous employer à prières et oraisons, quand nous ne ferions autre chose tout le temps de notre vie que de gémir et soupirer devant Dieu à cause de nos offenses, et puis pour obtenir de lui qu'il

nous tende la main, afin que nous ne soyons pas vaincus de Satan. Déjà, comme j'ai dit, nous aurons matière assez ample en nous, mais quand il nous faut étendre nos prières plus loin, à savoir à toute l'Eglise de Dieu, et que nous connaissons que Dieu ne veut pas que je pense seulement à ma personne, mais aussi que je fasse un recueil de tous ses élus quand il me conjoint avec eux, et que je m'emploie à les embrasser, tant qu'il me sera possible, en mes oraisons, quand, dis-je, cela nous est résolu, il faut bien que nous soyons par trop stupides, si nous ne sommes encore piqués plus au vif et enflammés à cette sollicitude de laquelle il est ici parlé, ainsi qu'à la persévérance.

Or saint Paul parle ici notamment des *saints* ou fidèles, mais ce n'est pas que nous ne devions prier en général pour tous les hommes, car les pauvres incrédules et ignorants ont grand besoin d'être recommandés à Dieu : les voilà en train de perdition. Si nous voyons une bête périr, nous en aurons quelque pitié. Et que sera-ce quand nous verrons une âme qui est si précieuse devant Dieu, comme il l'a montré quand il les a rachetées par le sang de son Fils ? Si donc nous voyons une pauvre âme aller ainsi à perdition, ne faut-il pas qu'étant émus de compassion et humanité, nous demandions à Dieu qu'il y remédie ? Ainsi donc saint Paul n'a pas entendu en ce passage que nous laissions là les pauvres incrédules, sans avoir aucun soin d'eux. Il veut donc en général que nous priions pour tous, mais cependant il nous montre que nous devons avoir un soin spécial de ceux que Dieu a conjoints avec nous d'un lien plus étroit. Comme quand il parle des aumônes, il veut bien qu'elles se fassent sans exception à tous ceux qui sont en disette, mais il ajoute que surtout nous devons subvenir aux domestiques de la foi. Ainsi en est-il de nos prières et oraisons, car cette fraternité spirituelle que Dieu a établie entre nous doit bien nous toucher davantage, de sorte que l'Eglise de Dieu nous vienne devant les yeux et en mémoire, chaque fois que nous avons à prier. Et ce mot-là : *Notre père*, nous doit

servir d'instruction à ce que nous ayons nos prières aussi communes. Car nul de nous ne dira « Mon père » à part, mais nous le faisons nôtre, pour montrer qu'il ne faut pas que nous ayons tellement soin de nous que nous mettions en oubli ceux qui nous appartiennent et ont une conjonction si étroite, comme déjà nous l'avons déclaré.

Voilà donc pourquoi saint Paul notamment exprime que nous devons prier pour les saints. Or quand ceci sera bien imprimé en notre esprit, comme j'ai déjà touché, nous devrons bien être éveillés pour faire prières sans fin et sans cesse à notre Dieu. Car regardons quel est l'état et condition de l'Eglise aujourd'hui. Si notre Seigneur nous donne quelque repos, cependant nos pauvres frères sont tourmentés des tyrans et ennemis de la foi : les uns sont en fuite, on pille la substance des autres, beaucoup sont traînés en prison, les autres jusqu'au feu, tous ces pauvres gens sont là tremblants, et à chacune minute ils ont quelque effroi de nouveau. Nous voyons que les menaces sont toujours plus terribles, nous voyons que le diable pousse à une rage plus qu'énorme tous ceux qui voudraient abolir la doctrine de l'Evangile, nous voyons les dissensions qui sont faites par les scandales que Satan suscite par ses suppôts, nous voyons que beaucoup ne demandent qu'à exposer l'Evangile en opprobre, et cependant les pauvres serviteurs de Dieu qui s'emploient à son service seront fâchés et molestés de toutes parts. Quand donc nous aurons recueilli toutes les pauvretés et misères auxquelles l'Eglise est sujette, quand nous aurons bien pensé à la nécessité de chacun de nos frères, ne faut-il pas que nous soyons plus stupides que bêtes brutes, si nous ne sommes émus à prier Dieu, voire avec une droite persévérance ? Car si je suis aujourd'hui à mon aise, il y en a trente mille qui seront en de grandes perplexités, et je montre bien que je me retranche, autant que cela dépende de moi, du corps de notre Seigneur Jésus-Christ, si je n'ai compassion des membres avec lesquels je suis conjoint. Ainsi donc

non sans cause saint Paul nous propose ici tous les saints de Dieu, quand il nous veut mieux enflammer à une droite affection de prier avec persévérance.

Paul demande qu'on prie pour lui

Or là-dessus notamment il demande aussi qu'on prie pour lui : *Vous prierez aussi pour moi, à ce que Dieu me donne hardiesse en ouverture de bouche, que je puisse publier le secret de l'Evangile comme il appartient.* Quand saint Paul se recommande aux prières de ses prochains, il montre bien par cela en quelle humilité nous devons cheminer. Car il n'y a point eu de feintise en lui en exhortant les Ephésiens à telle oraison : il a affirmé devant Dieu et devant ses anges qu'il en avait besoin. Or maintenant comparons-nous à saint Paul. Qui est celui tant habile qui puisse se passer d'être secouru par les prières de ses prochains, quand saint Paul ne s'en est point exempté ? Ainsi donc, que chacun en priant Dieu, désire participer à toutes les prières qui sont faites par l'Eglise, en général et en particulier. Il est vrai que cette promesse sera toujours véritable, que Dieu sera proche de ceux qui l'invoquent. Et Jonas étant au ventre de la baleine n'a pas laissé d'être secouru de Dieu. Ainsi donc quand nous serons délaissés des hommes, que nous serons comme trépassés, et que notre mémoire sera comme ensevelie, Dieu ne laissera point de nous regarder toujours, et d'avoir son œil dressé pour nous secourir. Comme il est dit : « L'œil de Dieu sera sur tous ceux qui le craignent, et son oreille sera envers ceux qui auront leur recours à lui. » Mais cependant afin que nous soyons tant plus humiliés, notre Seigneur nous déclare que nous avons besoin d'être aidés les uns par les autres, et qu'il y ait une communication mutuelle. Or outre cela, il y a aussi cette raison, qu'il nous veut exercer en charité. Apprenons donc par aumônes, par conseil et par toute autre aide, de déclarer que nul n'est adonné à soi et à son profit privé, mais

selon que Dieu nous a conjoints, que chacun désire subvenir à nos membres, et que nous communiquions ensemble en nos prières et oraisons, car c'est le principal devoir de charité, que de nous recommander ainsi l'un l'autre à Dieu. C'est donc pourquoi notamment saint Paul veut que les Ephésiens prient pour lui.

Or si on allègue que cela était un signe d'infidélité, car s'il ne nous suffit pas d'avoir cette promesse, que chacun obtiendra ses requêtes, n'est-ce point un manque de confiance ? La réponse est aisée à cela. Car quand Dieu nous dit qu'il aura pitié de tous ceux qui le requierent, ce n'est pas pour exclure ce qu'il nous commande en tant de passages, c'est que nous pensions les uns aux autres. Et au reste, notons qu'en suivant la Parole de Dieu, jamais nous ne pourrons être taxés d'infidélité. Car comment est-ce que les hommes sont infidèles, si non quand ils passent leurs bornes et qu'ils veulent ajouter à ce que Dieu a prononcé ? Par exemple, en la papauté nous voyons comme on s'est forgé tant de patrons et tant d'avocats qu'on ne sait lequel prendre. Et d'où procède cela ? C'est que les esprits ont été frétilants, et puis après, qu'on s'est défié de ce qui était contenu en la Parole de Dieu. Nous avons cette doctrine générale : « Invoque-moi au jour de ta nécessité, et je t'exaucerai. » Dieu donc veut que nous recourions à lui, que nous y ayons toute notre adresse, étant certains que nous ne serons jamais refusés de lui, quand nous le prierons au nom de son Fils. Et notre Seigneur Jésus-Christ se présente et vient au-devant de nous, et dit qu'il portera la parole pour nous, et quand nous tiendrons un tel chemin, que nous ne devons pas craindre que nous ne trouvions accès à Dieu son Père et qu'il ne nous reçoive familièrement. Voilà ce que porte l'Ecriture sainte. Or qu'est-ce qu'ont fait les papistes ? Oh, nous avons besoin d'avocats qui intercèdent pour nous. Certes, mais notre Seigneur Jésus-Christ qui nous est assigné de Dieu son Père nous doit bien suffire, puisqu'il a été ordonné lui seul à cela.

Au contraire, les papistes font des avocats en paradis à leur gré, et cependant ont dépoillé Jésus-Christ de cette dignité sacerdotale qui lui a été donnée de Dieu son Père, voire avec serment solennel. Les papistes ne se contentent point de cela, mais y ont tellement ajouté que c'est une confusion horrible que de leur cas. De notre côté, quand nous suivrons ce qui nous est enseigné par la Parole de Dieu, alors nous cheminerons en foi, et il ne faut pas craindre de nous fourvoyer, ni que nous soyons accusés d'incrédulité, car Dieu nous conduira toujours bien.

Voilà donc la réponse quant à cette question et difficulté qu'on pourrait faire, s'il n'y a point de défiance en requérant les autres de prier pour nous, vu que chacun pourrait être exaucé, car ce que Dieu a conjoint, il ne faut point que les hommes présument de le séparer. Car il nous doit toujours souvenir de ce qui est dit, que chacun se doit exercer en prières, et puis attirer nos prochains pour être conjoints avec nous, et voilà aussi comme nous ne serons jamais détournés de la foi. Or si on allègue aussi que notre Seigneur Jésus-Christ ne peut être seul avocat et patron quand nous intercéderons les uns pour les autres, la réponse est aisée à cela, car il est dit que Jésus-Christ est seul médiateur, et qu'il faut que nous tous, grands et petits, nous adressions à lui pour obtenir nos requêtes, car si nos prières ne sont dédiées par sa sainteté, il est certain qu'elles seront toujours polluées et infectes. Esaïe disait, quand il lui fut commandé de porter le message que Dieu lui ordonnait : « Hélas, mon Dieu, j'ai les lèvres polluées, j'habite au milieu d'un peuple qui est entièrement souillé. » Que sera-ce donc quand il me faudra invoquer notre Dieu et lui parler familièrement comme bouche à bouche, vu que nous sommes pleins de souillure et d'infection ? Ainsi donc il faut que toutes nos prières soient sanctifiées par notre Seigneur Jésus-Christ ou jamais nous ne trouverons faveur envers Dieu. Et aussi c'est une chose bien certaine qu'il est lui seul

avocat et intercesseur, et a fallu que tous les patriarches anciens aient tenu cette règle, les prophètes et les apôtres quand ils ont vécu aussi bien, et il nous faut continuer en cela.

Au reste, nous ne sommes point empêchés cependant de prier les uns pour les autres, voire ayant tous un chef commun, à savoir notre Seigneur Jésus-Christ, et il faut que toutes nos oraisons soient conjointes ensemble, afin que d'un commun accord et d'une belle mélodie nous affirmions tous que nous n'avons d'autre bien que celui-là, quand Dieu veut avoir soin de nous, que c'est là notre pleine et parfaite félicité, et qu'en cette confiance-là nous venons droit à lui. C'est donc ainsi que nous demeurerons toujours au droit chemin, et que notre Seigneur Jésus-Christ ne sera point comme obscurci, à savoir quand nous le tiendrons tous pour notre avocat unique et que nous ne serons point détournés ni ça ni là par nos folles fantaisies, ainsi qu'il en est advenu en la papauté. Et nous voyons comme les papistes n'ont point eu honte d'alléguer ce passage, pour dire qu'il nous faut prier saint Pierre et saint Paul, et même les saints que le pape a forgés, ou les idoles que le diable lui a soufflées en l'oreille. Or ici nous avons à considérer qu'il nous est commandé de prier les uns pour les autres mutuellement, d'autant que Dieu nous commande aussi de chercher aide et soulagement auprès de nos prochains. Et notre Seigneur le veut ainsi, et il nous promet aussi que nous le trouverons. Et voilà aussi comme saint Jacques en parle : « Confessez vos péchés les uns aux autres, et priez les uns pour les autres », c'est-à-dire, quand vous serez pressés de quelques tentations, et que vous sentirez qu'il y a beaucoup de pauvretés et de vices en vous, que chacun se décharge et dise à ses prochains : « Hélas, j'ai telle chose qui me tient en angoisse, j'ai offendu mon Dieu en telle et telle sorte. » Quand donc vous direz ainsi les infirmités qui sont en vous, cela vous sollicitera à prier les uns pour les autres.

Paul ne demande pas qu'on prie pour les saints trépassés

Or maintenant y a-t-il quelque chose de semblable envers les saints trépassés ? Saint Pierre et saint Paul viendront-ils ici pour nous confesser leurs péchés, afin que nous priions pour eux ? Et aussi ont-ils les oreilles si longues qu'ils puissent ouïr nos requêtes ? Nous voyons donc que Dieu a voulu spécialement restreindre les oraisons que les hommes doivent faire mutuellement pour ceux qui conversent ensemble, qui sont en ce monde et qui sont encore au combat. Ceux donc qui ont besoin de nos prières prieront aussi pour nous de leur côté, et nous ferons le semblable de notre part. Mais quant à ceux qui sont décédés de ce monde, ce n'est pas à nous de les faire nos avocats devant Dieu. Car si nous ne pouvons faire un avocat en une justice qui ne sera que de cinq sous, mais que c'est au juge d'accepter tel avocat qu'il voudra et de le mettre en cet office, si nous présumons de faire des avocats en paradis, où sera-ce aller ? Quelle arrogance et présomption ? N'est-ce point ravir à Dieu sa majesté et son empire ? Ainsi donc, que nous apprenions de prier tellement les uns pour les autres que nous ne passions point nos limites, que nous n'extravaguions point ça et là à nos fantaisies, selon que chacun pourra concevoir, mais qu'il nous suffise que nous sommes tenus et obligés d'avoir soin de tous les membres de l'Eglise, et que nous soyons aussi consolés et réjouis en cela, que Dieu a voulu obliger toute son Eglise à nous. Et aussi par cette communication mutuelle que j'ai dite, que nous sommes le corps de notre Seigneur Jésus-Christ, et cependant que nous tendions tous à notre chef, et connaissant que nos prières ne seraient pas dignes d'être reçues, et même qu'elles seraient souillées d'infection et de puantise, si ce n'était que notre Seigneur Jésus les consacrât par sa sainteté et par sa perfection. Sachant cela donc, que nous ne présumions point de jamais ouvrir la

bouche pour invoquer *notre* Dieu, que ce ne soit au nom de notre médiateur, connaissant que c'est son office propre de porter la parole pour nous, et de faire que nous soyons exaucés, que nous trouvions Dieu propice et enclin à nous secourir. Voilà comme nous pourrons hardiment prier Dieu, et à pleine bouche, comme il en est parlé en ces passages que j'ai allégués tant du chapitre 8 des Romains que de saint Jacques, et aussi comme nous l'avons vu au chapitre 3 de cette épître, nous invoquerons Dieu par la foi que nous avons en Jésus-Christ, sachant qu'il n'est point seulement descendu en ce monde pour répandre son sang pour la rémission de nos péchés pour un coup, mais qu'il est incessamment devant Dieu pour le prier pour nous, et que nous sommes résolus que par son moyen, combien que nous ne soyons que pauvres vers de terre, Dieu toutefois nous accepte et nous avoue pour ses enfants, et que toujours il nous sera propice pour recevoir nos requêtes et supplications, parce que nous ne les lui présentons point aussi en notre nom, ni de par nous, car à la vérité ce serait une folle présomption que nous aurions imaginée, mais parce qu'il nous l'a commandé, et qu'il nous a baillé lui-même l'adresse que nous tenons.

Or nous nous prosternerons devant la majesté de notre bon Dieu, etc.

Carrefour de la Faculté Jean Calvin d'Aix-en-Provence

Les 11 et 12 mars 2022

« La prophétie dans la Bible et dans l'Eglise :
un don pour aujourd'hui ? »

Rodrigo de Sousa : « La prophétie biblique : une vision futuriste ou à court-terme ? »

Gert Kwakkel : « Les prophètes de l'Ancien Testament annonçaient-ils un millénaire ? »

Donald Cobb : « Marc 13 et parallèles : la destruction de Jérusalem ou la fin des temps ? »

Pierre-Sovann Chauny : « Les prophéties deviennent-elles faillibles sous la nouvelle alliance ? Le cas des prophéties d'Agabus »

Michel Johner : « Le prophétisme dans le protestantisme du désert. Entre l'encouragement et la dérive »

Yannick Imbert : « “Prophètes en Christ” : la vocation prophétique de l'Eglise »

Jean-Philippe Bru : « Le caractère prophétique de la prédication »

Renseignements au 04 42 26 13 55

1° - ABONNEMENTS FRANCE

Prix normal: 32 Euros; soutien: 42 Euros
Pasteurs et étudiants: 17 Euros
Etudiants en théologie: 14 Euros. Deux ans: 22 Euros

CCP MARSEILLE 0282074S029/77
Éditions Kerygma/Revue réformée
IBAN : FR21 2004 1010 0802 8207 4S 029 77
BIC : PSSTFRPPMAR

Périodicité : 4 fois par an
Les abonnements partent du 1^{er} janvier

Prix du fascicule

9 Euros pour l'année et l'année précédente
5 Euros pour les années précédentes
+ frais d'envoi

2° - ABONNEMENTS DE L'ÉTRANGER

PAYS DE LA COMMUNAUTÉ EUROPÉENNE

Tarifs français + 10 Euros

SUISSE

La Revue réformée, Amis Suisses de la Faculté
Jean Calvin d'Aix-en-Provence, 1000 Lausanne
C.C.P.: 10-4488-4
Abonnement: 49 CHF; solidarité: 65 CHF
Pasteurs, étudiants et AVS: 30 CHF

AUTRES PAYS

- Règlement en Euros, sur une banque en France : tarifs français + 10 Euros
- Autre mode de règlement: tarifs français + 20 Euros

3° - INTERNET

La Revue réformée peut être consultée sur Internet
www.unpoissondansle.net/rr
Nouveau site : <http://larevueriformee.net>

N° 301 - 2022/1 - JANVIER 2022 - 4 FOIS / AN
ISSN 0035-3884 - Dépôt légal : JANVIER 2022
Numéro d'impression : 202200XX



SOLI DEO GLORIA